

La chronique des livres

sous la responsabilité de François Guichard

Império et Imperio

...Où le lecteur trouvera deux parties : 1°) « *Pelo Império* » pour l'*antigo Ultramar* portugais ; 2°) « *Recuerdos* » pour les anciennes colonies espagnoles d'Afrique.

Pelo Império

Commençons cette chronique bibliographique par l'Inde (ex-) portugaise. Pour un empire défunt, noyé dans les fumées d'encens des Commémorations de 1498, notre choix d'ouverture pourrait être bien plus désastreux que les deux ouvrages de Carlos Alexandre de Moraes, colonel en retraite, né à Goa et ayant participé sur le terrain aux campagnes de l'Inde (1961), d'Angola et de Guinée (cette dernière dans l'équipe du général António de Spínola).

Índia

Cet auteur est donc directement impliqué, de par sa naissance et sa profession, dans les vicissitudes de l'histoire luso-orientale, et ses deux textes ne sont pas à conseiller aux anticolonialistes et aux touristes.

Cela étant su, sa *Cronologia geral da Índia* vise à englober les principaux faits relevés dans une bibliographie d'origine essentiellement portugaise¹. Il les ordonne année après année, fournissant une date plus précise quand il l'a trouvée. Il est bon de savoir que sa chronologie est plus ample que ne le laisse croire le titre. En fait, elle couvre également les principaux territoires administrés depuis Goa et cela va du Mozambique (jusqu'en 1752) à Macao, Solor et Timor (jusqu'en 1844). À noter qu'il a laissé de côté Timor pendant la réannexion à l'Inde de 1856 à 1863, et c'est bien dommage car c'est une période mal connue. On ne discutera pas les événements sélectionnés. Ils vont du crucial à l'insignifiant. Les *XV^e-XVIII^e* siècles occupent les pages 15-120, le *XVIII^e* se voyant attribuer les pages 121-150, le *XIX^e* les pages 151-186, les soixante et une années du *XX^e* siècle les pages 187-212. Tout cela reflète l'état de la recherche historique au Portugal appliquée à l'Outre-mer. On ressasse ce qui est connu, mais l'on se lance rarement dans les siècles « obscurs » (*XIX^e-XX^e* siècles). Nous n'avons pas les connaissances nécessaires pour confirmer ou infirmer certaines dates avancées, mais il aurait fallu cependant donner pour chacune d'elles les références. Curieusement, les volumes de Luna de Oliveira sur Timor n'apparaissent même pas dans la bibliographie citée. Quoi qu'il en soit, lorsque l'on sait que l'on fournit dans certains ouvrages réputés sérieux des dates fluctuantes pour la conquête de Damão, voire de Diu, une telle chronologie ne peut être que salutaire si l'auteur a pris le temps de confronter ses sources. Il donne la liste des cent trente vice-rois,

1. C.A. de MORAIS, *Cronologia geral da Índia portuguesa (1498-1962)*, Lisbonne, Editorial Estampa, 1997 (2^e éd. revue et augmentée), 226 p., ill. couleur, noir et blanc.

gouverneurs et commissaire royal qui ont administré l'Inde de 1505 à 1961. On en arrive ainsi à l'ultime, grâce au second livre² de l'auteur qui laisse tomber la toge du chroniqueur pour brandir l'épée du cavalier et la plume vengeresse de l'acteur. Il convient de savoir que, globalement, les officiers n'ont pas apprécié d'avoir été « lâchés » par Salazar qui, après avoir réduit les effectifs sur place à la fin de 1960, leur demanda de se sacrifier pour la beauté du geste. Les *Lusiades* sont une chose. Un porte-avions et plus de quarante mille soldats de métier pour s'emparer de trois enclaves défendues par moins de trois mille cinq cents hommes du contingent portugais, commandés par des officiers s'étant persuadés qu'ils allaient à la catastrophe, en sont une autre. De fait, devant la disproportion des forces, la résistance portugaise à terre fut assez symbolique (sauf à Diu et à Damão), la Marine sauvant l'honneur. Commencée le 17 décembre 1961, l'invasion se termina deux jours plus tard par la reddition du général gouvernant l'héritage de Vasco de Gama. En comptant les policiers et les gardes ruraux locaux, vingt-cinq hommes tombèrent du côté portugais (dont cinq officiers). On est assez loin d'Afonso de Albuquerque. Bien qu'il n'ait utilisé aucune publication indienne (et pas même le très officiel P.N. KHERA, *Operation Vijay*, [New Delhi], Ministry of Defence, 1974), Carlos Alexandre de Morais donne une vision détaillée des opérations, telles qu'il a pu les vivre ou les reconstituer à partir des témoignages de ses frères d'armes, prisonniers avec lui. Les longues descriptions sur la captivité des Portugais et les efforts déployés pour les rapatrier constituent l'un des points forts du livre. Ce n'était pas l'après Dien-Bien-Phu tant s'en faut. C'était même Lisbonne qui traînait les pieds pour récupérer ses héros vaincus. L'auteur apporte de nombreuses révélations sur ces heures noires qui culminent avec la destitution (1963) du dernier gouverneur et d'une partie du commandement local, mis à la retraite d'office. Une partie du corps des officiers supérieurs ne pardonnera pas au régime d'avoir ainsi puni des chefs qui n'avaient pas les moyens de redresser une situation que les civils avaient conduite dans une impasse.

En 1974, la Révolution des Œillets « mettra tout sur le dos » de Salazar et réintégrera les boucs émissaires dans son troupeau, nécessairement martial. Cette *Queda da Índia portuguesa* est un livre important pour comprendre comment finissent les empires quand l'hyperglorification des mythes n'arrive plus à masquer l'âpreté des réalités. Cartes et photos rares sur l'invasion de 1961 serviront utilement de contrepoint à l'emphase des discours creux.

Et à ceux des Portugais qui voudraient visiter le théâtre de ces opérations-éclaircies, ou, plus probable, vibrer à l'évocation des grands ancêtres, nous conseillons un excellent guide rédigé par un géographe - et quelque peu historien - de l'Asie méridionale et sa femme, Bengali d'origine. *Goa Handbook*³ de Robert et Roma Bradnock ne s'intéresse pas aux anciennes Praças do Norte (Diu et Damão), mais uniquement à l'État de Goa auquel ils attribuent 3 800 km², alors que les Portugais lui en accordaient 3 399 ou (*sic*) 3 611 ou 3 635 km². Il n'y a rien de tel qu'une bonne annexion pour dilater votre espace vital. Il est vrai que les Portugais, même à la fin de leurs calculs, ne semblaient pas savoir la superficie exacte de leurs Indes résiduelles. Tout au moins si l'on confronte leurs livres et leurs annuaires. Passons, et notons que si le précédent auteur soulignait les aspects chrétiens et même lusitaniens de l'enclave ou État, les Bradnock, décrivant la situation actuelle, y décèlent un caractère hindou très accentué dans tous les domaines, à commencer par la linguistique. Maintenant la lutte n'est plus entre le portugais (moribond) et les langues locales, mais entre le konkani, le marathi, le hindi et l'anglais. Ce guide est destiné au touriste qui ne veut pas « bronzer idiot », d'où une profusion de détails architecturaux, historiques, religieux, etc., en plus des éléments pratiques. À notre connaissance, c'est le seul livre récent qui consacre une page et demie au fort de Tiracol, devenu un hôtel. Une enclave au nord d'une ancienne enclave ! Les cartes sont nombreuses et toutes sont excellentes. Un seul reproche : où est passé l'îlot d'Angediva où aborda Vasco de Gama en 1498 et si cher à Carlos Alexandre de Morais ? Personne ne visite donc cette dépendance de Goa, ou bien appartient-elle désormais à un autre État indien ? En tout cas, un guide très au-dessus du lot habituel.

2. C.A. de MORAIS, *A queda da Índia portuguesa. Crónica da invasão e do cativoiro*, Lisbonne, Editorial Estampa, 1995 (2^e éd. revue et augmentée), 425 p., ill., cartes.

3. R. & R. BRADNOCK, *Goa Handbook*, Bath, Footprint Handbooks, 1997, 288 p., ill., cartes couleur et noir et blanc, index.

Généralités et regroupements de plusieurs territoires

Abordons maintenant une section consacrée aux études générales sur l'ancien Ultramar ou concernant plusieurs de ses héritiers. Avec son *Historical Dictionary of Portugal* Douglas L. Wheeler ne peut manquer de traiter plusieurs thèmes liés à l'histoire coloniale⁴. Il le fait en adoptant une démarche minimaliste : peu d'entrées et jamais très longues. Le prince Henri, dit le Navigateur, a vingt-cinq lignes, le Mozambique vingt-six, etc. Ce choix s'explique par la volonté de l'auteur de s'adresser à des profanes absolus et non aux spécialistes. C'est défendable. Donc, ce livre pourra être utile à qui veut une introduction rapide. La bibliographie est loin d'être négligeable (p. 184-283) et elle, au moins, ne se croit pas obligée de passer sous silence des textes « inconnus » comme ceux de Livingstone. On y trouve même du français ! Quelques révisions des épreuves n'auraient cependant pas nui à l'affaire, mais n'est-ce pas devenu une activité réservée aux bibliothécaires ?

La thèse de Serge Daget sur *La répression de la traite des Noirs*⁵ est le travail d'un passionné qui a comblé une lacune notable dans l'historiographie proliférante du sujet. Il y étudie les entreprises de la marine française, beaucoup moins connues que celles des Britanniques, et même des Américains. Sujet original incontestablement. Mais, pour notre propos, il y a très peu de chose sur les colonies portugaises et l'auteur ne s'intéresse que marginalement aux escales de ses marins. L'action de Baudin à Bissau en 1844 est ainsi pratiquement laissée dans l'ombre. Il y a néanmoins une masse de détails - qui auraient pu être mis en notes - qui plairont aux historiens de la marine. Gros travail pour lecteurs ayant déjà une profonde connaissance du thème.

Plus modeste mais plus proche de nos intérêts, la réédition de la petite brochure⁶ bien connue du Marquis de Sá da Bandeira (1840) répond à des nécessités qui nous échappent dans le contexte universitaire portugais actuel. Mais comme nous sommes l'ami de toutes les réimpressions et rééditions, on se félicite de voir ce texte réapparaître, préfacé par Carlos Consiglieri. C'est un texte de combat, un plaidoyer, mais il est aussi riche en éléments concernant l'histoire de l'abolition de la traite négrière, vue du côté du Portugal.

Ne quittons pas les négriers sans saluer avec reconnaissance la résurrection du grand livre d'exploration de Paul du Chaillu, *Voyages et aventures en Afrique équatoriale*⁷, présenté et annoté par Bonaventure Mvê-Ôndo et soutenu - initiative intelligente et beaucoup trop rare parmi les centres culturels français à l'étranger - par les autorités françaises en poste à Libreville. Du Chaillu était un « quarteron français », ultérieurement devenu citoyen américain, qui dans ce livre raconte d'une manière très vivante ses aventures de naturaliste et d'ethnologue empirique sur la côte et à l'intérieur du Gabon de 1856 à 1859. À ce titre, il rencontre quelques négriers portugais de la haute époque, dont l'un embarque, sous ses yeux, six cents esclaves en deux heures (p. 49). Pour l'historien de São Tomé, l'importance du livre tient à ce qu'il nous dit de l'influence informelle des insulaires et des métropolitains sur le Cap Lopez, dans les années 1830-1860. Il y avait là l'amorce d'une proto-colonisation. Elle avorta faute d'appuis officiels, mais il est de fait que la langue portugaise y resta longtemps plus répandue que le français. Ce n'est pas étonnant dans un pays dont le nom est issu directement du portugais. Un classique du voyage qui n'a pas pris une ride. Ou si peu.

Le livre suivant nous a séduit car il a fait l'objet d'une édition extrêmement soignée d'une angliciste portugaise sortant des sentiers battus : *Apocalypse e regeneração* de Maria Teresa Pinto Coelho⁸. Comme l'indique le sous-titre, elle traque les répercussions de l'Ultimatum britannique (1890) dans la littérature de la fin du XIX^e siècle et notamment chez Guerra Junqueiro et Eça de Queirós. Mais pas

4. D.L. WHEELER, *Historical Dictionary of Portugal*, Lanham, MD. / Londres, The Scarecrow Press, 1993, xxv-288 p. (« European Historical Dictionaries » n° 1).

5. S. DAGET, *La répression de la traite des Noirs au XIX^e siècle. L'action des croisières françaises sur les côtes occidentales de l'Afrique (1817-1850)*, Paris, Karthala, 1997, 625 p.

6. Marquês de Sá da BANDEIRA, *O tráfico da escravatura e o Bill de Lord Palmerston*, Lisbonne, Ulmeiro, 1997, 123 p.

7. Belloni du CHAILLU, *Voyages et aventures en Afrique équatoriale*, Saint-Maur, Éditions Sèpia/Libreville, Centre culturel français, 1996, 20-viii-556 p., ill. noir et blanc.

8. M.T. PINTO COELHO, *Apocalypse e regeneração. O ultimatum e a mitologia da Pátria na literatura finissecular*, Lisbonne, Edições Cosmos, 1996, 326 p., index, ill. noir et blanc.

uniquement, car elle a eu la bonne idée, dans cette thèse soutenue à Oxford, de consacrer de nombreuses pages au revers de la médaille : la réception totalement négative des prétentions portugaises dans la presse britannique, domaine pratiquement inexploré. Il y a une joyeuse iconographie où s'ébattent force singes, matelots anglais, David et Goliath, perroquets, lords et généraux portugais. Tous témoignent de la violence des réactions entre les deux alliés séculaires. On trouve même une esquisse d'analyse historique des contextes diplomatiques et des opinions publiques dans les deux pays. Sans parler, évidemment, des chapitres strictement littéraires. Certes, l'auteur semble connaître davantage Mircea Eliade et Louis-Vincent Thomas que les travaux du signataire de cette chronique qui n'ont pas dû encore franchir le Channel, mais il est déjà beau que dans une thèse de lettres portugaise apparaissent Harry Johnston et D.C.F. Moodie, le roi Makoko et le Caprivi Zipfel. C'est le type d'ouverture sur le vaste monde que permet une recherche hors du moule et des contraintes documentaires.

Venons-en à des sujets plus proches de notre époque avec une bibliographie annotée sur les problèmes fonciers en Afrique australe, dont l'Angola et surtout le Mozambique. Le travail de Robin Palmer nous montre ce que peut être une chronique bibliographique lorsqu'elle est concentrée sur un thème restreint, et rédigée par un grand spécialiste⁹. L'Angola a une entrée mais le Mozambique huit. Les commentaires de Palmer peuvent atteindre les trois pages et demie pour un simple article ! Heureux auteur. Tous les textes analysés sont en anglais. Naturellement. Étude exemplaire pour les experts d'ONG. Autre travail, destiné, lui, aux spécialistes des guerres révolutionnaires et des manipulations de l'opinion publique dans les régimes autoritaires, le livre de Nuno Mira Vaz¹⁰, officier parachutiste pendant trente ans, retrace les principaux faits militaires, diplomatiques et surtout leurs accompagnements sur le plan médiatique et de la guerre psychosociologique conduite par les Portugais et leurs adversaires avant 1974. C'est un mémoire de maîtrise qui se tient soigneusement à l'écart des appréciations positives ou négatives quant aux politiques suivies. Ce qui l'intéresse c'est la ligne directrice ou les techniques utilisées par le régime (et ses forces armées) et par les nationalistes pour peser sur le sort de la guerre autrement que par les fusils. De ce fait, il systématise la mise en œuvre d'une multitude de méthodes, procédés, moyens, etc., plus ou moins efficaces. Chemin faisant, on en apprend beaucoup sur cette guerre coloniale qui semble avoir laissé une empreinte indélébile dans l'appareil militaire portugais. Quelle armée pourrait-elle d'ailleurs l'effacer ? Les conclusions de cet officier de carrière, devenu l'analyste des insuffisances de son corps et du régime, méritent une citation (p. 383-384) :

« Ce qui paraît inédit c'est que – la situation militaire étant contrôlée en Angola, en voie de dégradation mais sans qu'encore [notre] souveraineté en soit amoindrie au Mozambique et franchement préoccupante en Guinée uniquement – les autorités portugaises ont brusquement renoncé à lutter. Est-ce que cela signifie que tout l'ensemble d'initiatives prises pour conditionner les opinions publiques par [ces] autorités afin de les aider à vaincre échoua ? En bref, oui, et précisément là où il ne pouvait échouer : dans le cœur de ses citoyens, tant civils que militaires ».

Dans le cœur ou dans la tête, peu importe. Il est bon que le temps ayant fait son œuvre, ce soit un officier qui le reconnaisse. Son livre froid, clinique, est un grand pas vers l'entrée du Portugal dans le réalisme. Si tous les parachutistes pouvaient se donner la main, les futurs historiens seraient au chômage. Et nous avec. Mais les imprimeurs ont encore de beaux jours devant eux.

À preuve ce *Continent Ablaze* de John W. Turner¹¹. C'est un livre pour spécialistes, avec quatorze colonnes d'abréviations et d'acronymes pour les seuls conflits « contre-insurrectionnels » en Afrique depuis 1960 et en s'arrêtant en 1995. Il nous intéresse ici car les conflits en Rhodésie (1972-1980) et au Sud-Ouest africain (1966-1989) débordent largement sur le Mozambique et surtout sur l'Angola. Mais ce

9. R. PALMER, *Contested Lands in Southern and Eastern Africa. A Literature Survey*, Oxford, Oxfam, 1997, ii-306 p.

10. N. Mira VAZ, *Opiniões públicas durante as guerras de África. 1961/74*, Lisbonne, Quetzal Editores, 1997, 395 p.

11. J.W. TURNER, *Continent Ablaze. The Insurgency Wars in Africa, 1960 to the Present*, Londres, Arms and Armour, 1998, 280 p., ill. noir et blanc, index.

qui fait la grande force de ce livre est qu'il est le premier à fournir une description et une analyse (à chaud, à partir des dépêches et des bulletins d'information) de la deuxième guerre civile angolaise (1992-1995). L'ironie de l'Histoire veut que toutes les guerres, visées ici, concernent l'Angola et le Mozambique si elles se sont déroulées en Afrique australe. Donc une génération sans rémission chez les héritiers de Lisbonne. Le texte lui-même est une succession de rapports rédigés comme s'ils s'adressaient à des officiers (sud-africains, probablement, au temps où ils étaient blancs). On y énumère les forces et les faiblesses de chacun, sans indulgence excessive pour les autorités de Luanda et de Maputo, le tout étant truffé de sigles ésotériques et d'une profusion de détails sur les unités, leur matériel, leur valeur, leur moral, etc. La teneur générale est anti-marxiste, mais sans cacher les erreurs des anciens amis de Prétoria. Les opérations sont décrites dans l'ordre chronologique. Au minimum, l'Angola et le Mozambique occupent les pages 84-163, notes comprises mais sans compter le glossaire et la chronologie. La bibliographie est exclusivement en langue anglaise. La guerre coloniale des Portugais n'est pas couverte, peut-être parce qu'elle n'intéressait pas beaucoup les auteurs non lusophones. Remarquons que les Francophones trouveront intérêt à lire les chapitres sur les conflits tchadiens et zaïrois. Un livre très riche, susceptible d'améliorations orthographiques (dans les désignations en français et surtout en portugais), bien illustré, très technique et sans sentimentalisme ni moralisme aucun.

Très différent est un titre¹² un peu ancien mais ayant encore quelque validité du fait de l'inclusion de nombreux détails sur l'aide apportée par certains milieux allemands à l'Afrique du Sud de l'apartheid avant que ses troupes ne se désengagent de l'Angola et de Namibie. Travail de militant, sans surprise, où l'on voit comment Prétoria tenait ses principaux voisins dans sa ligne de mire. Est-ce déjà oublié ?

Restons encore un peu avec les conflits grâce à une série de reportages d'António Mateus¹³ qui a sillonné pendant dix ans l'Afrique. En général, les bons journalistes de terrain en apprennent plus aux historiens du temps présent que leurs confrères. Les Portugais étant – semble-t-il – moins dépendants des diktats de leurs rédacteurs en chef que les Anglophones, ils peuvent s'épancher plus largement. Des textes traitant de l'Angola, du Mozambique, du Malawi et de l'Afrique du Sud nous en retiendrons trois, car ils sont, à notre connaissance, sans équivalents dans un livre : 1°) l'exode des colons portugais de Nova Lisboa et leur séjour à Katwitwi (1975) ; 2°) le reportage dans le camp des mercenaires sud-africains des Executive Outcomes en Angola ; 3°) la visite de Soyo (Angola) repris par lesdits mercenaires (1994). Le Mozambique a droit également à quelques passages éclairants. Le style est très vivant. Pas de propagande : des faits.

*Out of Conflict*¹⁴ est un de ces rassemblements de communications que les organisateurs de colloques, à l'autre bout du monde, se croient obligés de publier. Il s'agit ici d'entendre des politologues, des politiciens et des cadres d'ONG et de fondations diverses nous dire comment on peut essayer de mettre un terme à une guerre, à partir des enseignements tirés des cas libérien, somalien et autres. On le retient ici parce que les conclusions des experts peuvent s'appliquer – jusqu'à un certain point – au Mozambique qui n'a que quelques pages dans ce livre. Beaucoup plus concret et original est un autre recueil qui se décrit comme étant le premier ouvrage à analyser les expériences des femmes dans les conflits en Afrique. Il tient ses promesses et nous parle, sans fards, des viols, tortures et esclavage sexuels dont les femmes sont victimes dans ces boucheries de civils que l'on baptise du nom de guerres africaines. *What Women Do in Wartime*¹⁵ contient un chapitre sur la violence pendant la guerre civile au Mozambique, avec dépositions et récapitulation par une psychologue locale devenue ministre de la coordination pour l'action sociale. L'Angola apparaît indirectement dans le témoignage d'une jeune fille, une Ovambo, partie dans les rangs de la SWAPO (South West Africa People's Organization). Doit-elle continuer à se battre avec les hommes et risquer sa vie face aux attaques des Boers (*sic*) et de l'UNITA (União nacional para a independência total de Angola), ou

12. J. BECKER, *Angola, Mosambik und Zimbabwe im Visier Südafrikas*, Cologne, Pahl-Rugenstein, 1988, 329 p.

13. A. MATEUS, *Homens vestidos de peles diferentes*, Lisbonne, Ulmeiro, 1997, 195 p., ill. noir et blanc et couleur.

14. G.M. SØRBØ & P. VALE, eds, *Out of Conflict. From War to Peace in Africa*, Uppsala, Suède, Nordiska Afrikainstitutet, 1997, 214 p.

15. M. TURSHEN & C. TWAGIRAMARIYA, eds, *What Women Do in Wartime. Gender and Conflict in Africa*, Londres, Zed Books Ltd, 1998, xii-180 p., index.

se laisser engrosser et rejoindre les camps les moins exposés ? Cette militante est très franche et, comme on le sait, la situation était loin d'être rose dans les rangs de la SWAPO en exil, nonobstant la propagande et le volontarisme affiché à l'époque. Les Tchad, Libéria, Rwanda, Afrique du Sud et Soudan occupent le reste de ce texte d'où il ressort que la discrimination sexuelle hantait et hante les mouvements se réclamant de la libération de l'homme.

Laissons le sang sécher et regardons maintenant les glaçons qui fondent dans les verres des diplomates censés prévenir ces effusions. *Portuguese Diplomacy in Southern Africa*¹⁶ porte le nom de deux auteurs, mais nous avons l'impression que l'essentiel du travail a été fait par Moises Venâncio, ne serait-ce que pour des raisons linguistiques. L'étude veut montrer que le Portugal continue à porter un intérêt majeur à l'Afrique, malgré les souvenirs qu'il a gardés de sa décolonisation très spéciale. Pour autant que l'on puisse en juger à distance, on dira même que Lisbonne joue un rôle important – et parfois crucial – en Afrique australe, ses ambitions n'étant modérées que par des contraintes financières. Le livre s'articule autour de l'accord de Bicesse (1991) entre les rivaux angolais. La dimension européenne est également prise en compte dans ce texte qui nous paraît aller à l'essentiel. Mais écrire Vasco da Gamma (*sic*) dès la première page et estropier tant de noms propres et de mots portugais, est-ce bien acceptable ?

Pilgrimage for Peace de Javier Pérez de Cuéllar a bénéficié des soins d'un correcteur vigilant et c'est le moins que l'on pouvait attendre de l'ancien patron d'une écurie de traducteurs, réviseurs et éditeurs suprêmement compétents¹⁷. Donc, de 1982 à 1991, ce diplomate péruvien a dû en contempler des milliers de glaçons échappés de la grande débâcle. L'essentiel de ses mémoires est consacré au Moyen-Orient, à l'Afghanistan, au Golfe, aux Malouines, à l'Amérique centrale, au Cambodge et à la Yougoslavie qui explose.

L'Afrique occupe les pages 293-352, mais « comme par hasard » ce sont trois anciennes colonies du Portugal (Angola et Mozambique) et de l'Espagne (Sahara occidental) qui y monopolisent l'attention du Secrétaire général des Nations unies. Soit indirectement, par le biais de l'accord sur la Namibie impliquant le retrait conjoint des Sud-Africains et des Cubains, soit directement afin de mettre en œuvre le désengagement militaire en Angola ou pour parvenir à un accord au Mozambique entre les parties belligères. Peut-être par affinité linguistique, le chapitre sur les interminables discussions concernant le référendum au Sahara est plus développé que celui consacré à l'Angola et au Mozambique.

Dans l'ensemble, l'auteur est satisfait d'avoir contribué à la paix tout en prenant bien soin d'exalter le rôle de l'ONU et de souligner combien ses interlocuteurs étaient des gentlemen. Il est naturellement dans son rôle. Heureusement pour lui, c'est après son départ que la tragédie angolaise a rebondi. Tout le monde sourit devant les photographes et, comme c'est un grand diplomate, l'auteur, imperturbable, serre la main de personnages que les historiens n'ont pas fini de clouer au pilori. Il faut des nerfs d'acier dans son métier. Surtout faciaux. Bel exercice que son livre, en vérité.

*Making Solidarity Effective*¹⁸ s'interroge sur les moyens propres à doter les ONG d'un surcroît d'efficacité dans leurs campagnes promotionnelles en vue de sensibiliser l'opinion publique et les décideurs. Deux cas sont examinés, l'Angola et Timor oriental. Le premier est traité par Kathryn O'Neill, le second par Arnold Kohen et Stephen Baranyi. Chemin faisant, on plonge derrière ces dizaines de tribunes où pérorèrent les experts les plus divers. Pour certains, c'est une activité à temps complet que le lobbying, la production de tracts et brochures, la rédaction de lettres aux journaux, etc. Curieux monde, où la générosité et la sincérité côtoient l'hypocrisie sucrée et la désinformation pure et simple. Il y a de l'argent dans plusieurs de ces organisations ou groupuscules. D'autres végètent ou sombrent. Parfois on obtient de bons résultats. Ainsi, en 1978, les Indonésiens liquidèrent le chef de la résistance timorienne de l'époque (Nicolau Lobato), sans que cela chagrine

16. M. VENÂNCIO & S. CHAN, *Portuguese Diplomacy in Southern Africa 1974-1994*, Johannesburg, The South African Institute of International Affairs, 1996, vi-124 p.

17. J. Pérez de CUÉLLAR, *Pilgrimage for Peace. A Secretary-General's Memoir*, Basingstoke (G.B.), MacMillan, 1997, x-518 p., ill. noir et blanc, cartes, index.

18. *Making Solidarity Effective. Northern Voluntary Organisations, Policy Advocacy and the Promotion of Peace in Angola and East Timor*, Londres, The Catholic Institute for International Relations (CIIR), 1997, 55 p. (« CIIR discussion paper »).

grand monde, alors qu'en 1992 les pressions internationales – et derrière elles les ONG mobilisées – empêchèrent que le même sort ne soit réservé à son successeur, Xanana Gusmão. Cette mise au point très professionnelle, avec graphiques à l'appui, nous enseigne qu'il n'y a pas tellement de différences entre le lancement d'une lessive et la défense d'une cause humanitaire ou politique. On comprend mieux ainsi la prolifération de ces textes, vite rédigés, vite oubliés, qui sont plus meurtriers qu'une compagnie de commandos. Les Portugais en savent quelque chose qui perdirent leurs trois dernières guerres coloniales dans les salles de rédaction de la grande presse internationale, alors que deux générations plus tôt ils les remportèrent à peu près toutes, dans le silence de cette même opinion.

Sacrifions ensuite à un amour – que nous espérons partagé –, celui de l'exotisme, avec une brochure en portugais publiée à Helsinki où, coopération aidant, l'on commence à s'intéresser aux grands PALOP. Sous la direction de Riika Jeminen, *Angola e Moçambique em Helsinquia*¹⁹ est un opuscule réunissant les conférences prononcées dans le cadre du premier séminaire sur les PALOP, organisé par l'Université d'Helsinki, en 1996. Pour un public peu informé mais curieux, il s'agissait de présenter, à grands traits, l'histoire, la situation actuelle, les littératures et les problèmes linguistiques des deux pays précités. C'est plutôt réussi et nous trouvons même une indication, inconnue de nous, signalant des Ovimbundu à Madagascar. On aimerait en savoir plus à ce sujet. En tout cas, la Finlande a une longue tradition d'études orientalistes qui devrait la lancer dans le luso-africanisme sans difficulté si elle fait l'effort de monter un centre documentaire adéquat. Et pour commencer, la première mesure devrait consister à établir une bibliographie des publications (livres au moins) imprimées en Finlande sur ces terres étranges. Étranges pas tant que cela si l'on sait que les missionnaires finlandais travaillent depuis plus d'un siècle à la porte méridionale de l'Angola, dans l'Ovamboland. Il doit bien y avoir également quelques auteurs anciens qui, dans leurs voyages, ont visité le Mozambique et les autres PALOP. Quand l'on sait qu'il est impossible – à notre connaissance – d'avoir une bibliographie des voyageurs suédois, norvégiens ou danois qui ont laissé un livre totalement ou partiellement consacré aux PALOP, l'on se dit que les Finlandais pourraient faire mieux et sans dépenses ou efforts démesurés.

L'une des joies – elles sont plutôt rares dans cette activité – de la bibliographie est l'espoir pérenne d'une découverte inattendue au détour d'un titre alléchant. Avec *Salazar e Pétain* d'Helena Pinto Janeiro nous disposons d'un mémoire de maîtrise, original et sérieux (sauf dans la relecture des longues citations en français), mais malheureusement il ne nous éclaire pas beaucoup sur les relations entre les colonies portugaises d'Afrique (notamment le Cap-Vert où s'agitaient force espions, la Guinée où le « péril allemand » aux Bissagos hantait le consul, le Cabinda, etc.) et leurs voisines françaises²⁰. L'auteur traite en revanche des problèmes du Maroc et de l'Algérie (plus sommairement) et on ne va pas lui reprocher d'avoir mis l'accent sur ce qui l'intéresse et est le plus développé dans les archives diplomatiques des deux pays : les rapports ambigus entre Lisbonne, Vichy et De Gaulle. Sur ce thème elle est pionnière et tant pis pour l'Ultramar.

Clôtons la section par un livre tragique autant qu'épais : *After the Guns Fall Silent* de Shawn Roberts et Jody Williams²¹. Cent millions de tueuses tapies dans l'ombre attendent l'innocent, en général des femmes et des enfants dans la brousse et les champs. On ne dira pas que ce macro-rapport d'ONG se lit d'un trait ou cherche le sensationnalisme. C'est néanmoins la Bible de la question du déminage et de la réhabilitation des hommes et des terres victimes de la folie destructrice des généraux et des chefs de guerre qui, comme par hasard, ne sautent pas sur leurs mines. Les auteurs distinguent parmi les six pays les plus sévèrement minés l'Angola (p. 95-115 pour neuf à quinze millions de mines terrestres) et le Mozambique (p. 207-247 et p. 497-522). On apprend qui démine, comment, où, à quel prix, qui meurt, est handicapé, est soigné, affamé, oublié. Pas de pathos, des chiffres, toujours plus de

19. R. JEMINEN, *Angola e Moçambique em Helsinquia*, Helsinki, Centro ibero-americano da Universidade de Helsinquia, 1997, 60 p. (« Opuscula n° XIV »).

20. H. PINTO JANEIRO, *Salazar e Pétain. Relações luso-francesas durante a Segunda Guerra mundial (1940-44)*, Lisbonne, Edições Cosmos, 1998, 272 p., ill. noir et blanc, index.

21. S. ROBERTS & J. WILLIAMS, *After the Guns Fall Silent : The Enduring Legacy of Landmines*, Washington, Vietnam Veterans of America Foundation, 1995, x-554 p., cartes dépliantes. Distribué par Oxfam, Oxford.

chiffres, de tableaux. Ce livre, même daté, reste la mise en accusation la plus radicale de l'échec des hommes politiques qui ont dirigé ou contesté l'Império de 1961 à 1974, et de leurs successeurs en Angola et au Mozambique depuis lors. On est plus près de Fernão Mendes Pinto que de Camões.

Mozambique

Entrons maintenant dans une série mozambicaniste par une porte dérobée mais empruntée par d'assez nombreux auteurs. On a écrit ailleurs que les Italiens étaient les seuls, pratiquement, à publier massivement de nos jours sur leurs missionnaires en Afrique et notamment au Mozambique. Si l'on compare avec les générations de Spiritains francophones qui ont éduqué et évangélisé des centaines de milliers d'Angolais depuis le XIX^e siècle, ou avec les Jésuites français qui ont travaillé en Zambézie jusqu'à leur expulsion, on ne peut que regretter que ces Français aient laissé aussi peu de livres sur leurs expériences luso-africaines. C'est même affligeant, surtout chez les Spiritains, à l'exception de ce grand bonhomme qu'était le père Estermann au Sud-Angola et d'un ou deux de ses confrères. Le bibliographe ne commencera pas ici une guerre de religion entre la montagne des écrits protestants en anglais sur l'Angola (et le Mozambique) et la taupinière des livres rédigés par des missionnaires catholiques en français sur ces pays. Elle serait perdue d'avance par la langue de Voltaire (si on nous passe le choix de la référence). Mais depuis une bonne vingtaine d'années - avant, nous n'avons pas d'indications tant la bibliographie italienne est difficile à connaître en ce domaine - les maisons d'édition catholiques transalpines relèvent le défi et « inondent le marché », si l'on peut dire, avec les vies saintes ou les aventures de leurs missionnaires au Mozambique (et très peu en Angola), quand il ne s'agit pas d'émouvoir avec des récits suscités par la guerre civile. Commençons par un cas atypique, celui d'un capucin de choc, ancien de la Légion étrangère espagnole et de la « croisade » en Éthiopie. *L'avventura della vita* d'Egidio Picucci est la pieuse biographie du père Gabriele Sartori, dont la section mozambicaine (p. 190-225) couvre trop rapidement un séjour de 1947 à 1965 en Zambézie (Namacurra, chez les Lomué)²². On n'échappe pas aux lions qui entrent dans la mission, mais il est intéressant de noter que cet Italien du nord (ancien Autrichien) compare les Portugais aux Napolitains, dont on obtient beaucoup par le cœur.

Moins anecdotique, *Noi, figlie d'Africa* s'attaque à quelques problèmes des femmes mozambicaines déchirées entre la tradition et la volonté de prendre leur destin en main²³. Ce sont des témoignages (quatre) recueillis par une sœur italienne dans la province de Nampula. On notera celui d'une devinresse abandonnée par son mari, interprétant les esprits pour ses clients. Apparaissent plus ou moins développés, l'influence du Parti et de l'islam, celle des missions et les perspectives de promotion sociale qu'elles offrent, les contraintes économiques, le poids de la famille. Les planches en couleur montrent une facette de la réalité rarement évoquée dans les écrits « savants », mais peut-être plus quotidienne que celles qui nourrissent les controverses chez les politologues.

Beaucoup plus politique est *Cipriano, catechista martire*, donné en exemple par l'Église²⁴. Sa biographie chevauche l'époque coloniale et la guerre civile puisque des guérilleros de la Renamo l'abattent à coups de machette, le 29 août 1984, parce qu'il refusait de leur indiquer la maison du secrétaire du Frelimo dans un village de la région de Matibane. Que ce secrétaire soit le propre beau-frère du catéchiste semble moins important à l'auteur que le fait que son héros ait refusé de dénoncer un innocent et un musulman. Lorenzo Gaiga est naturellement dans son droit puisqu'il s'agit de rédiger un texte édifiant : un chrétien doit se sacrifier pour les autres. Parmi les photos fournies, on voit Joaquim Chissano embrasser un Afonso Dhlakama tout souriant à Rome, le 4 octobre 1992. Sans aucun rapport. Du même Lorenzo Gaiga, missionnaire lui aussi, on doit également remarquer un livre fort sur un de ces Italiens à la nuque raide qui, à travers vents et marées, maintiennent ou maintiennent

22. E. PICUCCI, *L'avventura della vita. Padre Gabriele da Casotto, missionario cappuccino*, Bologne, Editrice Missionaria Italiana, 1995, 288 p., ill. noir et blanc et couleur.

23. D. MACCARI, ed., *Noi, figlie d'Africa*, Bologne, Editrice Missionaria Italiana, 1996, 142 p., ill. couleur.

24. L. GAIGA, *Cipriano, catechista martire*, Bologne, Editrice Missionaria Italiana, 1996, 125 p., ill. noir et blanc.

le cap contre les puissances en place ou en armes. *Cornelio, missionario scomodo*²⁵ est à la gloire d'un homme à qui ses confrères ont consacré pas moins de trois livres et peut-être plus. Forte personnalité qui disait : « Les persécutions marxistes contre l'Église représentent le prix que celle-ci devait payer pour ses erreurs passées » et encore, après son retour au Mozambique en guerre civile, « le Frelimo et la Renamo seront [à jamais] des noms maudits », « les coopérants européens touchent des salaires de nabab sans faire pratiquement rien ». Avec un tel discours, Cornelio Prandina n'avait pas que des amis dans les hiérarchies et parmi les Barabbas (*sic*) locaux. À lutter contre la corruption, la bêtise et la folie, il s'épuisa à la tâche. Livre important pour connaître les réalités de la vie en brousse autour de Nampula, il rappelle par certains côtés les récits des protestants pionniers au Centre-Angola... il y a un siècle. *Padre Coraggio* d'Angelo Montonati est également une biographie de ce non-conformiste ruant dans les brancards²⁶. Prandina ayant laissé une vaste correspondance dans laquelle il luttait contre l'injustice - vaste programme - nous ne serions pas surpris si un jour son Église décidait de faire quelque chose de plus grand pour honorer sa mémoire. Encore qu'au Mozambique, dans le contexte actuel, les bienfaiteurs des pauvres, décédés, risquent fort d'être vite oubliés. Il y a tant à faire, et de plus rémunérateur, que de rendre hommage à un obscur protecteur des paysans macua, si loin du Fonds monétaire international et des chaires de sociologie en vogue.

Ces textes italiens ont un but pratique évident : susciter les donations et édifier les fidèles. En cela ils ne diffèrent guère des productions lancées par les comités de soutien à telle ou telle cause. Mais leur édition est infiniment plus soignée et même luxueuse.

Toujours dans le registre « Dieu et César », le livre du jésuite, vraisemblablement américain, Joseph McKenna²⁷, chercheur en sciences politiques à Fordham University, s'attaque à un programme immense : l'affrontement entre l'Église catholique et quatre régimes africains s'étant réclamés du marxisme à Madagascar, en Zambie, au Zimbabwe et au Mozambique. Après un examen de la théorie et de la pratique du marxisme, puis de son influence en Afrique en ses beaux jours, il étudie comment les catholiques - et surtout leurs institutions - ont réagi au plan international et local. Vient ensuite un chapitre mozambicain (p. 71-106) pour lequel il ne semble pas avoir de connaissances de première main (les notes auraient pu être corrigées par quelqu'un sachant le portugais). Il a cependant réuni une documentation qui nous semble à la fois abondante et peu connue en dehors des milieux catholiques. Sur le fond, l'auteur est prudent et admet des erreurs et des insuffisances de part et d'autre, la hiérarchie portugaise n'en sortant pas grandie. Ce jésuite offre donc un bon résumé de ce qui est communément admis. Mais on peut lui préférer les coups de colère du père Cornelio, les mains dans le cambouis et sa jeep mitraillée sur des pistes défoncées.

L'ouvrage de Roberto Morozzo della Rocca, *Mozambique de la guerre à la paix*, ayant déjà été publié en italien et signalé à son heure, on se bornera ici à rappeler que c'est le texte indispensable pour suivre les négociations, plus que laborieuses, devant conduire à la paix (4 octobre 1992) entre le Frelimo et la Renamo²⁸. Historien du temps présent, l'auteur a mis en œuvre une documentation polyglotte considérable qu'il soumet à une critique sans parti pris, ce qui est un bien grand pas vers l'équilibre dans un domaine où, pendant des années, les militants de ci ou de ça se sont déchirés comme des chiens hargneux pour essayer d'avoir raison dans un conflit d'où précisément la raison a longtemps été absente. Au moins, le père Cornelio, dans sa brousse perdue, n'avait pas les moyens ni le temps de lire ces nouveaux apôtres, sinon de quels coups de gueule ne les aurait-il pas chassés ? Le livre met en vedette la médiation inattendue mais efficace de la Communauté religieuse de Sant'Egidio, et dans l'introduction à la version française servent de mise à jour, l'auteur nuance fortement le triomphalisme des Nations unies et ironise, à juste titre, sur la recherche en paternité déclenchée à la suite de la conclusion de la

25. L. GAIGA, *Cornelio, missionario scomodo*, Bologne, Editrice Missionaria Italiana, 1994, 382 p., ill. noir et blanc.

26. A. MONTONATI, *Padre Coraggio. L'avventura di padre Cornelio missionario comboniano in Mozambico*, Bologne, Editrice Missionaria Italiana, 1994, 176 p., ill. noir et blanc.

27. J.C. MCKENNA, *Finding a Social Voice*, New York, Fordham University Press, 1997, xii-255 p., index.

28. R. Morozzo Della Rocca, *Mozambique de la guerre à la paix. Histoire d'une médiation insolite*, Paris, L'Harmattan, 1997, 313 p., index.

paix. À noter que si la traduction est acceptable, un gravier s'est glissé p. 65. Lire en français que le chef de la Renamo « était le fils d'un regolo » (*sic*) laissera les lusistes songeurs. Pourquoi pas « rigolo » ? Mais après tant de crimes de guerre, commis au nom du fils, une pesante gaieté à propos d'un pays où tous les morts ne sont pas dans les cimetières ne serait peut-être pas de mise.

Abordons maintenant un problème qui dessert la réputation des chercheurs qui publient au Mozambique. Pour des raisons qui nous échappent, obtenir leurs livres pour en parler à l'étranger relève souvent de la quadrature du cercle. Or, dans un domaine au moins, celui de l'histoire, c'est le seul PALOP où la production locale suscite le respect et même parfois l'admiration. Est-ce une volonté de fermeture et de repli sur soi ? Peu probable. Un manque de confiance ? Une incapacité à gérer un service de presse ? La lourdeur des affranchissements postaux ? Autre chose ? Toujours est-il qu'il se publie au Mozambique des livres d'histoire (et même d'historiens) qui devraient être connus des bibliothèques étrangères. Comme on les reçoit au compte-gouttes, on ne s'excusera pas d'être incomplet en ne parlant que de deux titres publiés par une institution officielle et d'un troisième auto-édité.

*Makombe*²⁹ de Domingos Artur do Rosário a le mérite d'aérer l'historiographie locale en la faisant sortir de ce Sud qui, pour des raisons politiques évidentes depuis l'indépendance, avait la priorité dans les préoccupations des gens dans la mouvance du Frelimo. Il s'agit ici d'exalter la résistance du Barué, royaume de la partie méridionale de la Zambézie, conquis (reconquis) en 1902, mais redressant la tête dans la grande révolte de 1917. S'appuyant sur les travaux d'Isaacman et les nôtres qu'il a l'honnêteté de citer en long et en large, l'auteur se hasarde sur les sentiers périlleux de la tradition orale pour essayer de reconstituer l'histoire précoloniale du Barué et de ses souverains, les Makombe. Est-ce notre mauvaise influence ? Il s'intéresse très fortement aux guerres contre les Portugais, raffinant encore plus à partir de sources que des considérations d'espace et d'équilibre nous avaient obligé à résumer. Son texte s'adresse à des lecteurs africains plus ouverts que nous à l'intervention des esprits. Il a un souci cartographique louable, mais qui aurait pu bénéficier des services d'un professionnel. Un point nécessite des explications. Il est dit dans le catalogue du Cedimo (Centro de documentação e informação de Moçambique) qu'il existait dans cette bibliothèque un manuscrit de Rodrigues A.P. d'Andrade de 304 pages, censé être un « Relatório sobre a revolta de Tete », rédigé à Quelimane en 1918. Ce texte a-t-il des prolongements *baruistas* ? Comme notre auteur est sur place, il serait à même de répondre à la question. En tout cas, on ne peut qu'être favorable à la multiplication de tels écrits sous le timbre de l'Arpac (Arquivo do património cultural) dont les tirages à deux mille exemplaires supposent qu'il a un public local. Et pourquoi pas également international ?

Pour preuve de ce qu'un peu d'ambition dans la diffusion extérieure ne pourrait que contribuer à accroître la notoriété de travaux risquant de passer largement inaperçus, nous citerons une deuxième publication de l'Arpac. Le *Ngungunyane* de ce pionnier « méconnu » de l'histoire du royaume de Gaza qu'est Gerhard J. Liesegang, s'il était bien présenté sur papier glacé et dans une typographie élégante, serait à même de se mesurer avec n'importe lequel de ces livres lancés – parfois sans garde-fous scientifiques – hors du Mozambique mais sur le Mozambique³⁰. Certes, il y a encore trop de fautes d'impression dans ce livre, mais en tant que synthèse sur la figure du dernier roi du Gaza – mythifié pour des raisons psychologiques par les Portugais qui le capturèrent, et par le Frelimo à la recherche d'un ancêtre un peu imposant – l'ouvrage est, semble-t-il, sans équivalent. Sa force provient du fait qu'il marie solidement une profonde connaissance des sources publiées, des archives, de l'archéologie et du terrain politique de l'époque avec un souci de ne pas occulter les aspects condamnables d'un tyran pleutre mais habile diplomate. Une certaine liberté d'appréciation étant désormais permise aux auteurs locaux, Liesegang ne cache pas les controverses liées à la « surglorification » d'un personnage devenu sympathique aux yeux d'anciens colonisés parce qu'ayant perdu devant les Portugais, mais qui, en son temps, n'inspirait ni la considération ni l'amour à tous ses sujets. Qu'on aille le demander aux Chope ! Un prédateur cruel ne peut être blanchi du seul fait qu'il

29. D.A. do ROSÁRIO, *Makombe. Subsídios à reconstrução da sua personalidade*, Maputo, Arquivo do património cultural, 1996, 89 p., ill. noir et blanc.

30. G.J. LIESEGANG, *Ngungunyane. A figura de Ngungunyane Nqumayo, Rei de Gaza 1884-1895 e o desaparecimento do seu Estado*, Maputo, Arquivo do património cultural, 1996, 124 p., ill. noir et blanc.

commandait avant la colonisation. Prenons du recul et dépassons cette « survalorisation » défensive. Un jour Liesegang devra nous donner, en quatre ou cinq cents pages, « le » livre sur le Gaza et les mythes qui l'entourent. Les pages sur la commémoration (1995) de la fin du royaume sont pleines d'enseignements pour l'observateur de la scène actuelle.

La thèse d'Eduardo da Conceição Medeiros, *História de Cabo Delgado e do Niassa* aurait pu être beaucoup plus développée tant la nécessité d'une grande monographie historique sur ces deux provinces nordistes du Mozambique s'impose³¹. Mais encore une fois, chacun voit midi à sa porte et si Medeiros estime que moins de deux cents pages de narration (avant les sources et les annexes) suffisent pour environ 200 000 km² (*grosso modo* 25 % du Mozambique actuel), il est seul maître à bord de sa barque. C'est une thèse d'anthropologie sociale et culturelle (Coïmbre) dans laquelle il récapitule une somme énorme de données ethno-historiques, jamais mises en ordre avant lui. Par ailleurs, il est le premier à avoir accordé autant d'attention à la géographie, au milieu et ses contraintes, aux échanges commerciaux, à l'administration par la Compagnie du Nyassa (1891/1894-1929) – véritable sangsue de sa concession majestatique –, et à la période postérieure à la guerre de 1914-1918. La bibliographie est ample et, grâce à Dieu, internationale et généralement à jour. La chronologie va de 1836 à 1929, et des documents tirés d'archives apportent des éléments inconnus. Il reste qu'avec un titre aussi impérial, l'auteur s'expose aux implacables exigences des historiens, habitués à lire des travaux appelés pour les meilleurs à avoir une validité de plusieurs décennies. Ils les souhaitent donc dépourvus des innombrables fautes d'impression ou d'inattention à la relecture que l'on y trouve. N'en citons qu'un petit bouquet. Page 52, note 27, une ou plusieurs lignes ayant sauté, nous apprenons dans ce télescopage qu'António Rita-Ferreira est peut-être « notre » co-auteur pour la *Naissance du Mozambique* (2 vols, Éditions Pélassier, Orgeval, 1984), ou nous le « sien » pour sa *Fixação portuguesa e história pré-colonial de Moçambique*. Dans la bibliographie, page 211, Jérónimo Romero aurait publié sa *Memória* en 1956 (au lieu de 1856) et son *Suplemento* a un titre tronqué ; page 216, le *Handbook of Portuguese Nyasaland* est daté de 1900 et non de 1920 ; page 218, la thèse de Mbwiliza, qui déjà ne vaut pas grand-chose, a finalement et malheureusement été publiée à Dar-es-Salam dans un véritable feu d'artifice de *gralhas* ; page 224, Worbeck n'existe pas, mais en revanche Lettow-Vorbeck, lui, existe, et il n'est pas le seul Allemand à avoir publié sur l'Extrême-Nord. En fait, les Allemands sont les grands absents de ce livre, à commencer par les deux (et même trois si on trouve le volume « secret ») in-4° de Regendanz. Arrêtons ces remarques pointillistes, mais dans une thèse les « détails » comptent, sinon c'est n'importe quoi et la porte ouverte à toutes les perversions. En résumé, ce livre tiré à deux mille exemplaires, sous le patronage des services de la coopération suisse, est un ouvrage très utile, en grande partie original et que l'on souhaiterait voir suivi et médité par de nombreux lecteurs locaux. Dans l'état où elle est, l'Afrique n'a pas besoin d'Excellences mais d'excellence. Endogène si faire se peut. Et rien n'est trop beau pour les PALOP, très souvent gavés d'à-peu-près et de pomposités sonores mais vite dégonflables.

Du même Eduardo Medeiros intervenant dans sa spécialité, signalons un livre plus facile et attrayant car relevant de l'ethno-littérature et de la culture traditionnelle de plusieurs ethnies mozambicaines (y compris du Niassa)³². On y voit de doctes lapins et des singes navigateurs qui sont loin d'avoir tous pris le Pirée pour un homme. Travail très utile et bien annoté par le compilateur.

Ne quittons pas les historiens du Mozambique sans dire un mot à propos d'un ouvrage pionnier d'Helge Kjekshus qui ne les concerne que par la bande mais qui intéressera l'auteur précédent car il suit l'évolution des migrations des Ngoni au-dessus du Rovuma *via* l'Extrême-Nord, et souligne l'importance de l'environnement et des guerres coloniales sur l'écologie, l'économie, etc.³³. Des comparaisons entre la rudesse du système allemand et l'exploitation brutale mais anémique de la Compagnie du Nyassa seront permises. N'oublions pas que si Regendanz et ses associés avaient réussi leur *Anschluss* avant 1914-18, l'alignement sur le modèle

31. E. da Conceição MEDEIROS, *História de Cabo Delgado e do Niassa* (c. 1836-1929), Maputo, chez l'Auteur [sans indication d'adresse], 1997, 252 p., cartes, ill. noir et blanc.

32. E. MEDEIROS, *Contos populares moçambicanos*, Maputo, Ndjira, 1997, 173 p.

33. H. KJEKSHUS, *Ecology Control and Economic Development in East African History. The Case of Tanganyika, 1850-1950*, Londres, James Currey, 1996 (2^e édition), xxxi-222 p., index.

allemand aurait eu des conséquences profondes sur 200 000 km² du territoire mozambicain.

Puis retombons dans l'actualité avec des livres importants comme celui de Hans Abrahamsson et Anders Nilsson dont les activités d'économistes et d'experts en développement dépassent largement nos compétences et notre aptitude à en débattre³⁴. Ce que nous voyons dans leur ouvrage, fondé sur dix ans de travail au Mozambique, c'est une étude très documentée des tentatives du Frelimo pour essayer de forger une société nouvelle dans un milieu hostile à l'extérieur, fragile à l'intérieur et progressivement broyé par la guerre civile, née d'une accumulation d'erreurs dans une fuite en avant vers l'utopie qui a peu d'égaux en Afrique. Se tromper aussi lourdement sur ses méthodes, son potentiel et son peuple ne pardonne pas aux yeux des historiens. Mais c'est une autre affaire, et l'on se bornera à dire ici que minutieusement et calmement les deux auteurs, au terme de longs et savants développements, mettent le doigt sur l'essentiel : « Le projet d'édification [par le Frelimo] d'un Etat-nation ne rencontra jamais de nation pour son Etat » (p. 223). Voilà à quoi mènent la présomption, les mauvais conseillers (qui n'étaient pas les payeurs) et l'ignorance de son passé. Comme si l'ingurgitation hâtive de quelques traités soporifiques pouvait dispenser d'être humbles et de se reconnaître faibles mais réalistes. Un des meilleurs livres sur le Mozambique depuis l'indépendance, vu sous l'angle macro-économique.

Autre bon livre, mais rédigé à partir d'une expérience locale (Chimoio et la province du Manica entre mars et octobre 1992, c'est-à-dire dans un haut-lieu de la guerre civile), la thèse de Mark F. Chingono, *The State, Violence and Development* puise sa force dans une étude du terrain qui n'a eu pour limites que la difficulté à se déplacer³⁵. Nous ne savons pas si tous les lecteurs suivront les conseils du préfacier, Keith Hart, directeur du Centre d'études africaines de Cambridge quand il écrit : « Il fut une époque où des gauchistes occidentaux aveuglés considéraient le Mozambique comme un modèle de développement socialiste. Ils seraient bien avisés de regarder le Mozambique d'aujourd'hui à travers les lunettes que leur tend Mark Chingono dans ce livre novateur » (p. xi). Eh oui, la roue a tourné avec le vent de l'Histoire, mais il en viendra d'autres, inlassablement naïfs et bêtêtes à souhait, qui s'enflammeront pour d'autres chimères exotiques. Il est cependant peu probable qu'ils les retrouveront au Mozambique, nous dit l'auteur, qui, lui, a pu sonder sur place la lassitude des paysans après tant d'horreurs (il est dans un fief de la Renamo, mais du côté resté aux mains du Frelimo) réciproques. Ce qui l'intéresse c'est de voir comment le petit peuple réagit entre deux violences. Probablement africain, et même peut-être d'origine zimbabwéenne, l'auteur n'est pas un idéologue mais un chercheur attentif aux faits quotidiens. Comment survivre en temps de guerre ? Les médiums et les esprits locaux peuvent-ils être mobilisés ? Les femmes sont-elles révolutionnaires, capitalistes, etc. ? Le tout est fondé sur de nombreuses interviews conduites sur les marchés, dans les cases, les hôpitaux, les centres de réfugiés, etc. On en arrive à cette conclusion, peut-être un peu outrancière, que Renamo et Frelimo sont les deux faces d'une même médaille contre-révolutionnaire. On n'était pas habitué à lire cela sous la plume des auteurs des années 1970-1980, et même après.

Autre tendance qui monte, le féminisme appliqué au Mozambique paraît avoir encore de beaux jours éditoriaux devant lui. L'Américaine Bonni Carryer semble avoir été l'une de ces *cooperantes* gagnées à la cause dans les années 1981-1985³⁶. Elle a travaillé à un projet scandinave de développement rural dans le centre et le nord du Mozambique. L'émancipation planifiée des femmes par le Frelimo l'a enthousiasmée, puis elle a dû admettre qu'il restait encore beaucoup à faire. À partir de ses notes et rapports (les cartes auraient pu être revues par des francophones), elle offre un panorama assez complet de la vie de la paysanne illettrée (provinces de Sofala, Nampula et Cabo Delgado) et mesure ainsi le décalage entre le discours et la réalité. Beaucoup de verbalisme dans les réunions, les coopératives, mais ce sont toujours les femmes qui se courbent dans les *machambas* (champs, cultures) et déjà elle constatait un retour vers les valeurs traditionnelles (soumission, etc.). Une demi-

34. H. ABRAHAMSSON & A. NILSSON, *Mozambique : The Troubled Transition from Socialist Construction to Free Market Capitalism*, Londres, Zed Books, 1995, xvii-285 p., index.

35. M.F. CHINGONO, *The State, Violence and Development. The Political Economy of War in Mozambique, 1975-1992*, Aldershot (G.B.), Avebury, 1996, xvi-291 p., index.

36. B. CARRYER, *Femmes rurales dans le Mozambique contemporain. Politique et quotidien, une émancipation manquée ?*, Paris, L'Harmattan, 1997, 245 p., cartes.

génération plus tard, elle s'étranglerait peut-être de voir que ses « sœurs » ont été les grandes flouées de la « révolution ». C'est un texte qui est destiné à des lecteurs (ou plutôt des lectrices) très motivés par le thème. La bibliographie sent le début des années 1980, mais il y a des problèmes qui débordent largement les villages communautaires que l'auteur étudiait à l'époque : dot, polygamie, divorce, prostitution, etc. Mais qui parle encore de révolution au Mozambique ? Tout cela sent désormais la poudre aux yeux pour gogos à devises fortes.

Repartons dans les bons sentiments avec deux textes un peu anciens. Le premier étant rédigé dans une langue hermétique aux profanes, on se contentera de dire qu'il s'agit de l'artillerie lourde d'une ONG finlandaise portant secours aux réfugiés mozambicains dans les pays voisins, au temps où il était de bon ton de cracher sur la Renamo et ses alliés. De ce fait, ce *Mahdollisuuksien Mosambik*³⁷ est avant tout la traduction de rapports plus connus des spécialistes en anglais (Robert Gersony et David Martin). Le second tire dans le même sens mais ici la poudre est fournie par un regroupement d'Églises protestantes américaines qui envoya l'auteur principal, Alice Dinerman³⁸, enquêter sur place vers 1990. Cela commence par un petit reportage parmi les victimes de la Renamo puis on bifurque vite vers une étude du conflit, des discussions interminables avec cette organisation, des réformes introduites par le Frelimo, de la complicité de l'Afrique du Sud, etc. C'est l'habituelle littérature grise destinée aux fidèles concernés.

Contrairement à nombre de recueils de communications présentées lors d'une conférence internationale sur les problèmes actuels, celui organisé par Ronald Rothchild³⁹ en contient deux qui ont une certaine originalité, en ce sens qu'ils reconnaissent plus ou moins qu'en abolissant ou marginalisant les structures héritées de la colonisation, sans être capable de faire accepter les nouvelles qu'il imposait, le Frelimo avait brûlé les étapes, mais en semant la confusion dans les chaînes d'autorité aux niveaux locaux. L'une des intervenantes - une anthropologue d'origine brésilienne - note un retour vers les valeurs familiales, tandis qu'un gouverneur de la province de Sofala (1986-199 ?) parle des problèmes de la reconstruction à l'issue de la signature de l'accord de paix (1992). Il met l'accent sur les personnes déplacées (au minimum 750 000 dans sa province), les enfants et les vieillards abandonnés. Il reconnaît enfin que certains s'étaient réfugiés dans la jungle la plus hostile pour ne plus avoir de contacts avec la Renamo ou les autorités qu'il représente. Il y a un commencement à tout et nous n'étions qu'en 1993.

Autre commencement : l'intérêt que l'Irlande porte au Mozambique. Certes, il est encore modeste, mais une certaine prospérité aidant, et l'influence de l'Église catholique dans les deux pays étant ce qu'elle est, nous ne serions pas surpris d'apprendre un jour la sortie de quelques livres à Dublin sur le Mozambique. Il y a tant à faire. Pour le moment, on se contentera d'un recueil de textes rédigés par des Irlandaises sur le rôle des femmes dans les fins de conflits ou de crises en Ouganda, en Afghanistan, au Rwanda, au Soudan, au Sri Lanka, etc.⁴⁰ Et au Mozambique. Ce pays n'occupe que peu de place (p. 72-84), mais il fait l'objet d'un reportage d'une journaliste sur la reconstruction d'un village, à une soixantaine de kilomètres de Maputo, par des femmes réfugiées, rentrées du Swaziland et d'Afrique du Sud. Nous devons être en 1995. Un certain optimisme se dégage du tableau. Nous le serions encore plus si les Mozambicains mâles participaient à la reconstruction de leur pays moins en paroles et plus en actes, en imitant leurs femmes, les véritables héroïnes du Mozambique quotidien.

Nous étions entrés au Mozambique par l'Italie, nous en sortirons par l'Allemagne *via* le Zimbabwe. La thèse d'Ulf Engel⁴¹ consacrée à la politique étrangère de Harare devrait être prise en modèle par tous les aspirants docteurs décortiquant les relations extérieures d'un État africain. Non seulement il fait reposer son étude sur un socle historique et économique solide, mais il va creuser dans des domaines que l'on

37. Divers auteurs, *Mahdollisuuksien Mosambik*, Helsinki, Suomen Pakolaisapu, 1989, 86 p., ill. noir et blanc.

38. A. DINERMAN *et al.*, *Mozambique : An Elusive Peace*, New York, National Council of the Churches of Christ in the USA, New York, circa 1992 (2^e édition), vi-87 p.

39. R. ROTHCHILD, ed., *Strengthening African Local Initiatives : Local Self-Governance, Decentralisation and Accountability*, Hambourg, Institut für Afrika-Kunde, 1996, ix-173 p.

40. M. VAN LIESHOUT, ed., *A Woman's World Beyond the Headlines*, Dublin, Attic Press - Oxfam, 1996, 143 p., ill. noir et blanc (diffusé par Oxfam, Oxford).

41. U. ENGEL, *The Foreign Policy of Zimbabwe*, Hambourg, Institut für Afrika-Kunde, 1994, vii-479 p., index.

croyait interdits à l'observateur étranger, notamment les arcanes du ministère des Affaires étrangères local. Il a eu la bonne idée de ne pas se disperser dans les entrelacs des relations bilatérales que peut entretenir un État comme le Zimbabwe, et de se concentrer au contraire sur son rôle en Afrique australe. Ce faisant, il est inévitablement amené à insister sur son intervention au Mozambique, tant militaire et économique que politique. Environ quatre-vingts à cent pages concernent donc son voisin de l'est, notamment tout ce qui touche au corridor de Beira et aux efforts de médiation entre le Frelimo et la Renamo. Parfois sa terminologie sent encore un peu la guerre psychologique des années 1980-1992 et probablement ses options personnelles, mais nous dirons que c'est un texte indispensable pour qui voudrait aborder la politique étrangère du Mozambique à l'égard d'un voisin et allié qui lui a coûté très cher : une guerre civile d'origine partiellement extérieure. La bibliographie ne cite pratiquement pas de sources en portugais ce qui est perturbant pour un tel sujet. Mais elle comporte une trentaine de pages serrées en allemand et surtout en anglais. Un avant-goût du Commonwealth ?

Angola

Entrons-y par la réédition d'un ouvrage de première importance, un classique du voyage qui a lié à jamais les noms de Capelo et d'Ivens⁴² dans les annales de la grande « exploration » africaine. Pour des raisons ignorées, si ce livre publié en deux volumes en portugais (1881) a été traduit en anglais dès l'année suivante, il ne l'a jamais été en français, alors que leur rival en notoriété, Serpa Pinto, est accessible en plusieurs langues, dont le français. Comme l'édition originale de *De Benguela às Terras de Iaca* ne court pas non plus les rues en portugais, c'est le moment de rattraper son retard et d'acheter dare-dare cette réédition qui n'est pas un reprint fac-similé mais une recomposition complète (sans les cartes dépliantes, apparemment, et c'est dommage). Personnellement, nous préférons Capelo et Ivens à Serpa Pinto car, non seulement ils couvrent dans ce livre un territoire peu ou pas connu des Européens à l'époque (1877-1879), mais ils le décrivent avec un souci d'exhaustivité que l'on ne trouve pas chez Serpa Pinto. Sur le terrain, ils tracent une gigantesque boucle en 729 jours (de Luanda à Luanda). En plus, ils sont passionnants à lire. Nous recommandons ces deux volumes tout comme le suivant qui est, lui aussi, un livre de voyage à sa manière bien qu'il s'agisse de l'édition somptueuse des carnets d'un banquier naturaliste, chasseur et photographe américain, qui pouvait se permettre de monter une expédition traversant l'Afrique pour rapporter des spécimens de la grande *palanca preta* (*Hippotragus niger variani* chez les connaisseurs) destinés à un musée de Philadelphie. *African Game-Lands* de Prentiss N. Gray ne concerne l'Angola que de la page 143 à 183 mais on en apprend pas mal sur l'administration coloniale en 1929, le long du chemin de fer tout juste construit⁴³. C'est la lutte entre l'impatience et la corruption. Finalement, l'Américain et sa femme trouvent leur gibier dans une petite zone à l'est du Cuanza. Singulières descriptions du nouveau réseau routier bâti grâce au travail forcé et interdit aux chars à bœufs. C'est vivant et les photos d'Africains de ce coin peu fréquenté ont un intérêt ethnologique indéniable. L'auteur du prologue estime que la *palanca preta* a probablement disparu depuis les troubles des années 1970-1990. Ce club de chasseurs a eu une bonne idée en publiant ce texte et il devrait persévérer en rééditant en fac-similé d'autres classiques comme Frederick Vaughan Kirby, *Sport in East Central Africa*, Londres, 1899. Il y a un public plus large qu'on ne croit pour ces livres onéreux en original.

Toujours dans le registre « voyages et aventures », un fascinant bouquin d'une jeune (dix-huit ans à la première expédition) Bretonne, décidée à vivre toute seule la vie des femmes himba du Kaokoland (Namibie), nous permet d'apercevoir l'Angola par l'une de ses frontières les moins amènes : le Cunene dans son cours final vers 1993-1994. L'auteur, devenue géographe depuis ses séjours au Kaokoland, ne prétend pas autre chose que nous raconter une expérience unique. C'est Alice au pays des Himba, ces « primitifs » au bord d'une « modernisation », imposée par les Ovambo au pouvoir à Windhoek, et dont ils ne veulent pas, à commencer par un

42. H. CAPELO & R. IVENS, *De Benguela às Terras de Iaca*, Lisbonne, Publicações Europa-América, 1996 (2^e édition), vol. 1, 319 p., vol. 2, 344 p., ill. sépia.

43. P.N. GRAY, *African Game-Lands. A Graphic Itinerary in Kenya and Along the Livingstone Trail in Tanganyika, Belgian Congo, and Angola, 1929*, Missoula, Montana (EUA), Boone and Crockett Club, 1995, xxxii-196 p., ill. noir et blanc.

barrage sur le Cunene. D'angolais on ne trouve dans son livre que les rumeurs qui traversent le fleuve : des déserteurs de l'UNITA pillent et tuent, et cette entêtée de Frenchy prétend franchir la frontière clandestinement, déguisée en Himba ! Contrairement à ce qu'elle annoncera dans une interview, elle n'ira pas en Angola (dans ce livre tout au moins), et il est bien dommage qu'elle semble ignorer les travaux des Allemands, d'Estermann et surtout du médecin espagnol F.G. Abati (*Los Himbas*, Amarú Ediciones, Salamanca, 1992) qui lui aurait fait connaître les Himba d'Angola, vus par un ethnologue formé. Mais elle est partie là-bas pour vivre une belle histoire, et l'Angola restera pour elle la terre du mystère et des interdits. Abati, lui, craignait plus les mines que les déserteurs. Pour la jeunesse européenne, Solenn Bardet, naïve au début mais « affranchie » à la fin, pourrait bien être un modèle d'aventurière écologique⁴⁴. Le problème consiste à savoir si dans vingt ans l'alcoolisation effrénée aura laissé des Himba encore debout, de part et d'autre de la frontière. Les réserves de « sauvages » résistent peu aux guerres et encore moins aux touristes en safaris photo. À tout prendre, même du temps d'Oorlog, le vieux bandit descendu d'Angola, le Kaokoland et les Himba étaient plus heureux que maintenant où les pisteurs locaux ont travaillé pour le compte de dangereux patrons (Armée sud-africaine, SWAPO, MPLA, UNITA, etc.). On appelle cela « collaborer » avec l'ennemi. Et ils n'ont pas fini de payer l'addition.

Ne quittons pas la région sans signaler le travail d'un Ovambo, docteur en histoire de l'université Johannes Gutenberg de Mayence qui, exploitant sa thèse allemande, nous livre une étude très synthétique sur la fixation de la frontière angolo-namibienne, à l'intérieur de son *International Boundary of Namibia*⁴⁵. C'est à la fois sérieux et original en plusieurs passages, notamment sur la proposition portugaise (1894-1896) d'échange du Cuamato contre le Cuanhama, le but à atteindre étant de se débarrasser d'un sous-groupe ovambo épineux (le Cuamato) pour gagner tout le Cuanhama, à l'époque plus favorable aux Portugais. Les Allemands refusèrent et les Portugais s'en mordirent les doigts en 1904. En tout, cinquante-six pages nous mènent jusqu'en 1931. Nous ne savons pas si le Dr. Hangula s'intéresse beaucoup aux Himba, mais en tant qu'historien il a fait un effort d'assimilation des sources appréciable.

Pas vraiment historien, mais l'un des ultimes Boers d'Angola encore vivants, Andries Alberts raconte notamment dans son *Swart weerlig*⁴⁶ l'histoire de la sixième vague d'émigrants en Angola, qui s'installa à Humpata en 1893 avec une centaine de familles, soit le groupe le plus considérable de tous. Une bonne partie de ces ouvriers de *sertão* s'implantèrent au Bié et de là irradièrent sans cesse, leurs chars assurant les transports vers la Lunda et le Katanga. L'auteur traite de sujets peu fréquents, par exemple de l'influence sur les Boers de l'école portugaise, dont certains professeurs, par leur rationalisme, contribuèrent à détacher plusieurs de leurs élèves afrikaners du calvinisme ! Il fallait le faire dans le contexte du Sud-Angola, au début de ce siècle. Typique de l'obsession généalogique en Afrique du Sud, le livre nous offre de nombreux détails biographiques sur quelques figures de cette diaspora, dont le fils d'Arthur de Paiva et de la fille du chef du premier trek. L'auteur apparaît enfant sur une photographie, à côté d'un négrillon acheté six sacs de maïs pendant une famine. Rien de cela n'est inintéressant pour l'histoire du Sud-Angola ainsi entrevue par une communauté repliée religieusement et linguistiquement sur elle-même, mais obligée économiquement de s'adapter aux normes portugaises. Livre curieux et émouvant. On pense aux derniers Vikings du Groenland qui auraient trouvé le chroniqueur de leur splendeur microcosmique. Et lui se rappelle fort bien le portugais de son école.

S'il le recevait, il pourrait donc lire un empilement de communications présentées à un colloque organisé à Luanda du 3 au 6 avril 1995. Cas plutôt rare, cet *Encontro de povos e culturas em Angola* tranche nettement sur la moyenne – généralement faible – commune à ce genre d'exercices⁴⁷. Ici, à côté de textes insérés pour satisfaire à des

44. S. BARDET, *Pieds nus sur la terre rouge. Voyage chez les Himbas, pasteurs de Namibie*, Paris, R. Laffont, 1998, 360 p., ill. couleur.

45. L. HANGULA, *The International Boundary of Namibia*, Windhoek, Gamsberg MacMillan Publishers, 1993, 160 p., ill. noir et blanc.

46. A. ALBERTS, *Swart weerlig. Ware verhalte en lewensbeskrywinge plus drie legendes uit Angola en Namibië*, Groblersdal 0470 (Afrique du Sud), chez l'Auteur (Posbus 655), 1997, 180 p., ill. noir et blanc.

47. *Actas do Seminário « Encontro de povos e culturas em Angola »*, Lisbonne, Comissão nacional para as comemorações dos Descobrimentos portugueses, 1997, 510 p.

exigences que nous ne voulons pas connaître, ce gros volume contient même des travaux de véritables historiens ou des informations neuves sur l'historiographie angolaise. Celui qui, indéniablement, intéresserait A. Alberts serait le texte (p. 283-299) sur les Boers de Humpata bien que sa bibliographie soit vraiment spartiate et monolingue. Le recenseur ayant quand même la latitude de se montrer peu diplomate dans ses choix, nous nous contenterons donc de signaler parmi les dix-huit communications les deux qui concernent Ladislau Magyar, le seul Hongrois à avoir laissé un livre majeur sur l'Angola. On annonce depuis des années la parution de la traduction de son *magnum opus* en portugais : on la dit maintenant, enfin, imminente, sous la responsabilité de l'historienne Conceição Neto et des Archives nationales d'Angola (information parvenue à la rédaction). En résumé, défalcation faite de quelques dizaines de pages vraiment superficielles, ce florilège marque une avancée considérable dans l'historiographie angolaise et l'on doit féliciter les éditeurs de leurs efforts pour chasser la plupart des *gralhas* d'un texte polyglotte où généralement elles s'accumulent. Une très belle réalisation, dans l'ensemble, faisant honneur à l'Angola qui n'a pas toujours été à la fête si on le compare au Mozambique.

Le Portugal a souvent fait preuve d'une grande timidité - de gêne dirons-nous - pour examiner son passé esclavagiste, les accusations portées contre lui par les Britanniques (pas uniquement, mais essentiellement eux) aux XIX^e-XX^e siècles le tétanisant ou déclenchant des réactions convulsives, mais rarement des études pondérées. Longtemps le sujet est resté tabou. La décolonisation et la démocratisation passant là-dessus, ce n'est plus le cas aujourd'hui et un livre comme *A rota dos escravos*⁴⁸ est là pour témoigner qu'on peut enfin lire en portugais des travaux n'ayant rien à envier à ce qui se publie ailleurs. L'ouvrage est mixte. Il est extrêmement savant et extrêmement agréable à regarder. En fait, même si on ne lit pas le portugais, l'iconographie, d'une luxuriance vraiment inhabituelle (au moins trois images pour deux pages de texte), fait de cette production un coup de maître. On croirait parfois lire un catalogue de musée. Musée de l'horreur le plus souvent mais pas exclusivement car, peut-être emportés par leur élan, les documentalistes sont allés bien au-delà du nécessaire pour nous offrir, par exemple, un échantillon du reportage photographique de Veloso de Castro pendant la campagne du Cuamato en 1907, et même de très précieuses notes biographiques sur les artistes et photographes illustrant l'ouvrage. Tout cela sort de l'ordinaire pour entrer dans l'excellence. Le fond, généralement très travaillé (avec notes et bibliographie abondantes), s'adresse à des lecteurs déjà bien avertis de l'histoire de l'Angola et de la traite. C'est même du niveau de la thèse chez les deux auteurs principaux. Signalons que si l'Angola se taille la part du lion, São Tomé et le Brésil ont droit à de nombreuses pages également. Le directeur du CEGIA (Centro para a educação, gestão e investimento em Angola) réclame d'autres livres à réaliser. Il a raison. S'il les sort dans le même appareil luxueux, son ONG, qui a investi 33 300 dollars pour les 1 500 exemplaires de cet ouvrage, va ridiculiser des fondations plus connues mais beaucoup moins généreuses. L'imagination serait-elle enfin au pouvoir avec le CEGIA ?

Pour comprendre l'Angola est un travail de juriste réfléchissant sur ce qui a chaviré dans ce pays immédiatement après l'indépendance⁴⁹. Ancien conseiller d'Agostinho Neto pendant la lutte, il est très critique (p. 117-118) à l'égard de son ancien phénix et du MPLA. L'État-MPLA, selon lui, c'est l'État de la petite bourgeoisie et non du prolétariat. Il dénonce le modèle soviétique et il semble que le texte date du début des années 1980. En tout cas, il est peu actualisé et est avare de commentaires sur le FNLA, Savimbi et les développements postérieurs. Son analyse du délabrement s'appuie sur les seuls chiffres relativement fiables : ceux de 1973, dernière année de la « prospérité ». Nous recommandons les pages 157-164. C'est un fin analyste mais la bibliographie est d'une pauvreté qui doit refléter le désintérêt de la bibliothèque de l'ancienne Faculté de droit de Paris pour l'Angola. Existe-t-il une véritable bibliothèque angolaise à Paris, où enseigne l'auteur qui est également avocat ? Apparemment oui, puisque sont évoqués des textes qui nous échappent et qu'on ne voit jamais en librairie, ni dans les bibliographies. Nous sommes preneur.

48. J. MEDINA, I. Castro HENRIQUES *et al.*, *A rota dos escravos : Angola e a rede do comércio negreiro*, Lisbonne, CEGIA, 1996, 255 p., ill. noir et blanc, sépia et couleur.

49. M. JORGE, *Pour comprendre l'Angola. Du politique à l'économique*, Paris, Présence africaine Editions, 1997, 231 p.

Avec *Angola, femmes sacrées, insoumises et rebelles* (avec ou sans guillemets), l'auteur a au moins trouvé un sujet original : témoigner de ce qu'était une éducation coutumière dans les années 1950 pour une petite fille purement africaine puisque descendant d'un *régulo* de la Quiçama, fameux nid de résistants, à quelques dizaines de kilomètres à l'est de Luanda. Cette éducation est exaltée par rapport à l'enseignement catholique que lui impose ensuite son père et pour lequel ses souvenirs virent à l'aigre. Elle a failli être bonne sœur, mais c'était déjà une rétive qui dissimulait son jeu. Il y a des formules à la tronçonneuse dans le livre de Dia Kassembe⁵⁰. Ainsi : « Le pire ennemi du nègre, c'est le nègre transformé en blanc » (p. 76). Les affres de l'assimilation portugaise, le rôle des femmes dans les familles de détribalisés, des métis, etc., sont décrits sans douceur aucune. Elle attaque toujours frontalement : « Tous les Angolais, formés par une mission civilisatrice, sont, par excellence, des psychopathes en liberté » (p. 106). Ses flèches – euphémisme pour coups de rasoir – tombent le plus dru sur les « pères angolais dans les années 1970-1990 » et tous les hommes politiques et hauts fonctionnaires prébendiers. Plus les *candongueiros* (les gros trafiquants du marché noir), les généraux et même les Angolais élevés à l'étranger. C'est donc le livre antidote du suivant et inversement. Mais qui empoisonne le mieux l'opinion publique ? La féministe angolaise vitupérant en exil ou la journaliste-propagandiste britannique pontifiant dans la grande presse de qualité ? L'une écrit avec ses tripes et malhablement, l'autre avec ses convictions politiques et trop habilement.

Death of Dignity de Victoria Brittain appartient à cette catégorie allant se raréfiant des livres défendant l'idéal du MPLA, envers et contre tout⁵¹. Il ne faut pas la confondre avec un autre genre allant croissant : celui des attaques contre l'UNITA sans pourtant que leurs auteurs cachent combien les autorités de Luanda ont perdu de leur virginité depuis 1974-1975. Brittain c'est le poisson dans l'eau des hautes sphères, des « historiques » du Parti à Luanda, dont peu de secrets doivent lui échapper. Elle ne révèle donc que ce qu'elle veut bien dire et qui ne portera pas préjudice à ses amis. Et ses amis, ce n'est pas le tout venant des *muceques* (bidonvilles) que connaît Kassembe, mais le Gotha des fondateurs, des « purs » du MPLA : la Garde de Fer des années 1950-60. L'utilité du livre anglais provient surtout des chapitres finaux (p. 44-100) qui portent sur la période 1991-1997. Son Antéchrist étant Savimbi, ses descriptions de la reprise des combats font évidemment la part belle à la lutte de la Lumière contre les Ténèbres. C'est la descente aux Enfers et le malheur veut que, si elle ne voit qu'un côté du drame, il est déjà suffisamment horrible pour être vrai. En revanche, le chapitre sur la destruction de l'État (1995-1996) par la fuite des élites (professeur, médecins, etc.), la corruption, l'anéantissement de nombreuses villes provinciales, les mines, l'épuisement de la population, etc., ne pourra que recevoir l'approbation de l'auteur précédente. L'Angolais s'est déshumanisé. Mais cela ne date pas d'hier, selon Kassembe, car, d'après elle, le mal était dans la colonisation portugaise. Tout cela, qu'on le lise en français ou en anglais, ne plaira pas à tout le monde au Portugal en cette année anniversaire.

Un livre rare autant que curieux émane d'un ingénieur mukongo, un Angolais de l'exil (Zaïre) rentré en 1979 au pays. C'est avant tout le témoignage des difficultés d'insertion et d'acceptation d'un diasporique dans le contexte politique forgé par la guerre. Francophone et Kongo, il est suspect aux yeux de la chétive administration mbundu, blanche et métisse, empêtrée dans l'héritage paperassier de la fonction publique portugaise, passablement alourdi par la planification à la soviétique et l'incompétence. Sebastião Bondo se mêle en plus de dénoncer les « magouilles » et la trop grande influence des Portugais du Parti qu'il accuse de prolonger la guerre afin de s'enrichir (p. 214-217)⁵². Pour moins que cela, plus d'un Angolais a disparu. Lui préféra s'enfuir avant qu'il ne soit trop tard. Ce qui nous retiendra ici, c'est la description du fonctionnement d'une entreprise d'État et d'un ministère MPLA, vu de l'intérieur par un haut responsable qui, par ailleurs, voyage beaucoup en Angola. C'est unique et peu rassurant pour l'avenir.

50. D. KASSEMBE, *Angola, femmes sacrées, insoumises et rebelles*, Paris, L'Harmattan, 1997, 126 p.

51. V. BRITAIN, *Death of Dignity : Angola's Civil War*, Londres, Pluto Press, 1998, 108 p., index.

52. S. BONDO (Salamawu), *L'Angola, quelques réalités vécues*, Évreux, chez l'Auteur [sans indication d'adresse], 1997, 258 p., ill. coul.

*War & Hunger*⁵³ a un chapitre sur l'Angola où un bon connaisseur du pays souligne les erreurs commises par le Parti dans ses investissements, notamment les gouffres des entreprises d'État du secteur agricole. Il dénonce le mépris de la *nomenklatura* urbaine pour les petits paysans et le totalitarisme de l'UNITA dans ses zones. Nous sommes encore au tout début des années 1990 et l'Angola allait connaître bien pire de 1992 à nos jours. C'est un produit d'ONG qui traite également du Soudan, de la Somalie, du Rwanda, etc. On est loin de la propagande, mais que faire qui soit efficace ?

Et maintenant, regardons du côté de chez Dante avec Philip C. Winslow⁵⁴. La jaquette annonce la couleur. Pour chaque exemplaire vendu, l'éditeur fera un don destiné à fournir une prothèse aux victimes des mines en Angola. *Sowing the Dragon's Teeth* n'est pas un livre bien organisé, mais c'est le reportage le plus effrayant que nous ayons jamais lu sur les conséquences de la folie angolaise. On est en 1996 et l'auteur, journaliste, accompagne des équipes de déminage britanniques, à partir de Luena. C'est *Le salaire de la peur* sur écran géant pour rejoindre Canage, un village encerclé par la terreur et par la faim : 4 heures pour accomplir 71 km avec pourtant dans le convoi un ancien soldat du MPLA qui sait où il a posé les mines. Luena : quatre-vingt mille réfugiés y campent, une bonne partie dans la gare qui n'a pas entendu siffler de locomotive depuis dix ans. Luena : mille quatre cents amputés, dont 46 % de femmes et d'enfants, méprisés par la population, dévalisés par les Ninjas, oubliés par les autorités. « Je suis un animal » (p. 49) dit une unijambiste qui porte un sac de cinquante kilos de maïs, en clopinant sur des béquilles inadaptées. Une bureaucratie délirante et avide exploite les plus faibles. Une orgie de corruption frappe plus particulièrement l'hôpital, tous les hôpitaux. En fait, les mines sont une source de revenus pour les autorités, et les vieux réflexes marxissants ont la vie dure. D'ailleurs, l'Armée et l'UNITA continuent (1996) le minage pour se protéger au cas où la guerre reprendrait. Cazombo sous l'UNITA, « c'est l'âge de pierre » (p. 81), mais le pire qu'il a vu c'est Luau (ex-Teixeira de Sousa) : pas de vols de secours, pas de circulation. La bourgade est entièrement encerclée par les mines. Trois à cinq pour cent de la population est déjà amputée à Luau. Un Angolais qui, muni d'un fétiche, croyait devenir le roi des ferrailleurs, puis des transporteurs, en récupérant des camions ayant explosé, connaît une fortune fulgurante. Puis, un jour, quelque part à l'est, sur des pistes louches... On comprend mieux, à la lecture de ce livre, qui vous prend à la gorge, l'observation de Dia Kasembe qui rappelait que certains Angolais soupirent après l'époque coloniale et le retour d'un ordre même inique. Une lecture indispensable pour comprendre l'Angola oriental de l'« après-guerre ».

Par nécessité, on sera bref avec les deux livres suivants qui ne parlent de l'Angola que par défaut. Le premier porte pourtant un titre alléchant, *Spared Angola*, ce qui peut s'interpréter de plusieurs façons⁵⁵. En réalité, il s'agit des mémoires d'un jeune émigré cubain aux États-Unis à qui son départ a évité d'être expédié dans les troupes internationalistes de Fidel Castro. Intéressant, mais en creux. Quant au deuxième, nous espérions qu'il aurait traduit la section angolaise (p. 256-360) du texte polonais de Kapuscinski (*Wojna futbolowa*) mais *The Soccer War*⁵⁶ dans son édition britannique est muette sur ce long passage, probablement parce qu'il a déjà été traduit (ou adapté plus probablement) dans un autre livre (*Another Day of Life*) chez un autre éditeur. Le bibliographe doit apprendre à vivre dangereusement. Profitons de cette double déception pour survoler un roman qui nous rapproche des Himba, ou tout au moins d'une branche plus agressive du peuple herero en Angola, les Kuvale. *A lenda dos homens do vento* de Fernando Fonseca Santos est l'une des retombées littéraires de la présence des Portugais au Sud-Angola⁵⁷. L'auteur est un Blanc qui y est né et qui a pu s'imprégner profondément des cultures locales (son lexique en témoigne). Il entremêle habilement ici les destinées de Blancs au début du siècle avec celles des Herero locaux (pas uniquement les Kuvale) et des Nyaneka de la Huila. Il faut déjà une bonne connaissance de l'ethnologie et de l'histoire locales pour apprécier ces

53. J. MACRAE & A. ZWI, eds, *War & Hunger. Rethinking International Responses to Complex Emergencies*, Londres, Zed Books, 1994, xix-242 p.

54. P.C. WINSLOW, *Sowing the Dragon's Teeth. Land Mines and the Global Legacy of War*, Boston, Beacon Press, 1997, xii-160 p., ill. noir et blanc, cartes.

55. V. SUÁREZ, *Spared Angola. Memories from a Cuban-American Childhood*, Houston, Arte Público Press, 1997, 159 p.

56. R. KAPUSCINSKI, *The Soccer War*, Londres, Granta Books, 1998, 235 p.

57. F. Fonseca Santos, *A lenda dos homens do vento. Oma-Handa Ekwanime. O clã do leão*, Lisbonne, Quetzal Editores, 1997, 349 p.

histoires dépourvues de tout sentiment de supériorité de la part des Européens mis en scène. L'acculturation était à double sens. La question se pose alors : pourquoi ne sont-ils pas restés plus nombreux après l'indépendance ? On le saura peut-être un jour.

En lisant *The Origins of the Angolan Civil War*, de Fernando Andresen Guimarães⁵⁸ ? C'est une thèse britannique de relations internationales et sciences politiques soutenue à Londres par un diplomate portugais. Dès lors doit-on s'étonner que sa bibliographie soit vierge de textes en français et même très moyenne en ce qui concerne les publications américaines ? On s'y résigne puisque même les sources en portugais n'y sont pas abondantes. La guerre civile dont on parle ici est celle de 1975-1976 et guère plus avant. Deux parties : « Les sources internes du conflit » et « L'externalisation du conflit ». La première contient une synthèse du colonialisme en Angola et du nationalisme angolais s'inspirant des travaux de G. Bender et J. Marcum. La deuxième est plus détaillée et plus originale, sans pourtant de révélations confondantes. L'auteur s'intéresse peu aux opérations mais beaucoup aux interventions du Zaïre et de l'Afrique du Sud, de Cuba et de la Chine, de l'URSS et des États-Unis. En cela, on sent le futur diplomate attentif aux derniers spasmes de la guerre froide. C'est un livre calme, sans aspérités partisans, solide, qui servira utilement de memento à ceux qui, à l'avenir, pourront écrire l'histoire à partir des archives des grands seconds rôles de cette période : les Portugais. Car, après tout, c'est à Lisbonne que l'on connaissait le mieux les personnels politiques angolais de l'époque. Sinon à quoi auraient servi la PIDE/DGS et les ambassades de Salazar/Caetano ?

Puisque nous sommes dans les conflits et les voies qui devraient permettre d'en sortir, signalons un rapport d'ONG, *Angola : Conflict Resolution and Peace-Building* qui taille des croupières à l'ONU et qui fait le point sur la période entre les Accords de paix de Bicesse (1991) et 1996⁵⁹. C'est un catalogue de ce que les Angolais et surtout les donateurs extérieurs doivent faire pour consolider la paix, reconstruire le pays et pacifier les esprits. Tout cela ne mange pas de pain. Mais pendant ce temps, il y en a – peu mais goulus – qui mangent de la brioche et d'autres, innombrables et affamés, qui se contenteraient d'un peu de *fuba* (farine de manioc) tous les jours.

Dans le même élan prospectif, Fátima Moura Roque donne en savante économiste – née en Angola, docteur de la Witwatersrand University à Johannesburg et l'une des têtes pensantes de l'UNITA – ses recettes pour *Construire o futuro em Angola*⁶⁰. Ni pour un royaume, ni même pour la moitié d'un cheval nous n'irions nous introduire dans un tel texte bardé de graphiques et de tableaux si complexes que leur lecture est réservée à un expert-comptable. Il nous semble cependant que sous ces développements destinés aux initiés doit se dissimuler le programme économique de ceux qui misent sur un retour en force en Angola, débarrassé du MPLA et de ses « suçons ». En attendant d'autres avec qui s'entendre. *Combats pour l'Afrique et la démocratie* de Jonas Savimbi⁶¹ est un recueil d'entretiens accordés, à Bailundo en mars 1997, à un historien, fonctionnaire international, journaliste et homme politique togolais. Celui-ci n'est pas loin de voir en Savimbi le Messie de l'Homme noir : «... l'épée et le bouclier d'une Afrique rebelle, celle qui refuse de se figer dans le rôle que les dominateurs lui ont assigné – celui de simple objet » (p. 13). En tout cas, l'interlocuteur fait acte de contrition à l'égard de son aîné car il reconnaît que pendant vingt-cinq ans (jusqu'en 1987) il l'a « voué aux gémonies » (*dixit*). Maintenant il rattrape largement son erreur par un enthousiasme que l'on trouve souvent chez les convertis ayant longtemps vécu dans les ténèbres. Il semble d'ailleurs que le livre s'adresse prioritairement aux « frères » non encore éclairés. Les réponses de Savimbi commencent par des rappels historiques sur le nationalisme angolais qui pourraient plaire à Dia Kasseme, notamment sur l'infiltration du PC portugais dans les cellules qui devaient donner naissance au MPLA, sur le racisme anti-noir de l'entourage d'Agostinho Neto, etc. Il y a beaucoup de rappels de faits connus, mais des détails inédits surgissent. On

58. F. Andresen GUIMARÃES, *The Origins of the Angolan Civil War. Foreign Intervention and Domestic Political Conflict*, Basingstoke (G.B.), MacMillan, 1998, xv-250 p., index.

59. S. HIGDON, ed., *Angola : Conflict Resolution and Peace-Building*, Londres, Saferworld, 1996, vii-52 p.

60. F. Moura ROQUE, *Construire o futuro em Angola. Uma estratégia de desenvolvimento económico a longo prazo*, Oeiras, Celta Editora, 1997 (2^e édition), xv-180 p.

61. J. SAVIMBI, *Combats pour l'Afrique et la démocratie. Entretiens avec Atsutsé Kokouvi Agboblí*, Paris, Favre, 1997, 269 p.

laissera aux lecteurs spécialistes le soin de les découvrir. Ils sont parfois étonnants et même renversants. Ce n'est pas le premier livre d'entretiens de Savimbi, mais celui-ci fait ici preuve d'une assurance tout à fait à l'opposé des attitudes qu'on lui prête après la perte de ses soutiens les plus proches. Restent les dizaines de questions que l'on aurait aimé voir poser. Mais reconnaissons que nous avons à faire à un très « grand communicateur », *whatever it means*.

Pour nous dégriser, replongeons la tête dans l'impénétrable avec un reportage sur la vie quotidienne en Angola en 1996, vue par un Finlandais. Le nombre de visites à Cabinda effectuées par des étrangers, telles qu'on les recense dans les livres publiés depuis l'indépendance, est très faible - pratiquement inexistant. Donc sautons sur Ossi Kuoppala, même si nous ne pouvons le déchiffrer⁶². Il s'agit en fait de visiter des communautés protestantes soutenues par les Luthériens de l'Ovamboland qui ont repris en main et élargi des missions initialement ouvertes dans le pays cuanhama avant 1914 par les Allemands, chassés ensuite par les Portugais en 1915-1916. Les lieux traversés s'étagent d'Ondjiva (ex-Pereira de Eça) dans la province du Cunene, jusqu'à l'enclave septentrionale (qui bénéficie de plusieurs dizaines de pages), *via* Lubango, Luanda et quelques missions en brousse. Il y a des développements sur le déminage et l'histoire coloniale, plus les habituels rappels consacrés à la guerre civile et aux catéchistes.

Toujours dans le même quadrant, le petit livre de Raili Seppälä semble contenir des extraits du journal d'un pasteur ou plutôt de sa femme (c'est elle l'auteur), tous les deux venus (1985-1986) épauler l'Église luthérienne locale à Lubango puis, outre-Cunene, à Shangalala qui paraît être une mission notable pour les Finlandais, de même que Castanheira de Pera, endroits reculés mais montés en épingle pour les fidèles à l'est de la Baltique⁶³. On est à une époque où le MPLA est solidement implanté à Lubango et cela se reflète dans le choix de certaines photos. Tout porte à croire que les Finlandais s'intéressaient plus à la SWAPO qu'à l'UNITA ce qui, compte tenu de l'histoire de leur évangélisation, paraît être normal. Nous ne sommes pas certain qu'il en aille de même de l'auteur d'un autre texte protestant, un Angolais cette fois-ci, Elias Mateus Isaac⁶⁴ dans un mémoire soutenu aux États-Unis, probablement dans le cadre d'une formation pastorale. Il examine sous l'angle sociologique, éthique et théologique les trois principales Églises protestantes d'Angola, laissant ainsi en marge dans la myriade confessionnelle locale les Luthériens du Sud. Il écrit en des temps difficiles, car la guerre civile a, en bien des cas, divisé encore un peu plus les Églises protestantes, plusieurs s'alignant sur les positions politiques du gros de leurs fidèles, avivant ainsi les clivages ethno-religieux antérieurs. « Aujourd'hui, parmi les prêcheurs de la parole divine, nombreux sont ceux qui se taisent car ils craignent désespérément pour leur vie et la sécurité de leurs intérêts [...] nous avons choisi de mettre en œuvre une théologie du conformisme et du compromis » (p. 65). Qui va le leur reprocher, bien calé dans son fauteuil, à six ou huit mille kilomètres des kalachnikovs ?

Faisons un retour en arrière et revenons au Sud-Angola, vu à travers les lunettes des historiens de la Namibie. Si on les compare aux historiens de l'Angola, ces derniers paraissent bien timides, trop rares et vraiment gauches dans leurs sabots, à côté de leurs fringants confrères du sud qui doivent passer leur temps à chercher à s'habiller à la dernière mode historiographique. Mais rien ne se démode plus vite que la mode. Ils s'en apercevront dans trente ans quand ils reliront *Namibia Under South African Rule* dont les auteurs - tous de pointe - offrent néanmoins deux chapitres concernant l'Angola « par ricochets »⁶⁵. Celui qui sera le plus immédiatement utile aux Angolais traite de la démarcation de la frontière sud entre 1926-1928. L'auteur, à l'instar de ses collègues réunis dans ce livre, n'a pris en compte évidemment aucune publication en portugais ou français (l'un connaît, malgré tout, le père Duparquet), mais comme il exploite des archives britanniques et locales, il parvient à éclairer unilatéralement la question. Et en plus il ne se trompe pas sur la date de l'Armagedon des Ovambo d'Angola : Môngua, août 1915, et non février

62. O. KUOPPALA, *Kurkistuksia Angolan arkeen. Raportti Angolasta*, Lapua (Finlande), Herättäjä-Yhdistys, 1997, 139 p., ill. noir et blanc.

63. R. SEPPÄLÄ, *Kirjeitä angolasta*, Helsinki, Suomen Lähetysseura, 1987, 133 p., ill. noir et blanc.

64. E.M. ISAAC, « *Being and Existing as the Church of Jesus Christ* », Indianapolis, Christian Theological Seminary, 1997, 131 p. (Master of Sacred Theology).

65. P. HAYES, J. SILVESTER, M. WALLACE, W. HARTMANN, eds, *Namibia Under South African Rule. Mobility & Containment, 1915-46*, Londres, James Currey, 1998, xx-330 p., ill. noir et blanc, index.

1915 comme l'écrit étourdiment dans ce volume une historienne qui pourtant n'avait pas commis cette erreur dans sa thèse. Un autre chapitre est encore plus novateur car il s'efforce d'illuminer une tranche d'histoire du Kaokoland, origine et lieu de repli de bandes de Herero, auxiliaires provisoires des Portugais. Le problème est que ses sources - apparemment - contredisent celles des Portugais quant à l'identité d'Oorlog. Il semble que les lusophones établissent une distinction entre le père (Tom) et le fils : Oorlog, *alias* Vita Tom chez un auteur de ce recueil (p. 182-187), ou Vita Harunga chez un autre (p. 293). Comme il s'agit de personnalités majeures dans l'histoire du Sud-Angola, il faudra bien que quelqu'un décide de décroiser sa documentation en passant au crible les sources disponibles dans toutes les langues employées (au moins quatre européennes). Ce n'est vraisemblablement pas le fin du fin de l'africanisme à la mode, mais c'est un préalable indispensable. Avant d'être dans le vent de la *movida* historiographique, peut-être que les spécialistes des zones frontières devraient songer que, de l'autre côté de la douane, il y a des *fontes* dont l'eau pourrait irriguer leurs recherches. Surtout en terrain sec comme ici.

Cap-Vert et Guinée-Bissau

« Front des Magiciens au chômage », voilà un parti qui devrait faire des adeptes innombrables et pas uniquement au Cap-Vert. On le trouve invoqué (p. 206) dans *Insularité et littérature aux îles du Cap-Vert* qui, sacrifiant à l'air du temps pressé, regroupe une vingtaine d'études ou de commentaires sur les écrivains insulaires contemporains⁶⁶. N'ayant pas le goût des gloses ni la place pour les développer, on se contentera de dire que ce livre, financé par la Coopération française, offre un panorama parfois rapide, parfois subtil, souvent laudatif de la production des hommes de lettres (à temps partiel) que compte l'archipel. Il y a quelques rappels historiques et sociologiques. Pour qui - comme nous - connaît peu ce monde des épanchements propres à l'« atlantisme hespéritain » (p. 20), il y a assurément des découvertes à prévoir et même peut-être une ou deux rencontres mémorables. Les traditions orales sont également traitées. Donc, une introduction polyvalente, indispensable avant d'adhérer au Front des Magiciens inscrits à l'Agence nationale pour l'emploi des poètes créoles.

Et d'où viennent les ancêtres des Magiciens ? En partie de ce sombre repoussoir qu'est l'Afrique pour nombre de Capverdiens bien nés, notamment de cette Guinée-Bissau, convoitée puis perdue (?). Obtenir des livres publiés à Bissau soulève à peu près autant de difficultés que pour leurs congénères de Maputo. Est-ce l'héritage du modèle cubain en honneur dans les premières années de l'indépendance ? Toutefois, grâce à l'efficacité de leur diffuseur allemand⁶⁷, on peut enfin se procurer l'essentiel de ce que les presses locales mettent en vente avec des tirages plus qu'honorables, compte tenu du lectorat local. On sera sélectif. *Bolama entre a generosidade da natureza e a cobiça dos homens*, coordonné par Carlos Cardoso, constitue les Actes d'un colloque de 1990⁶⁸. Les intervenants n'ont attendu qu'un peu plus de cinq ans pour voir leurs travaux paraître, ce qui est encore à la limite de l'acceptable pour des historiens. La réunion internationale qui les rassemblait avait pour but d'attirer le regard et les crédits sur une ville pleine de charme aux dires des visiteurs, mais en voie de dilapidation par suite du transfert de la capitale à Bissau en 1941. C'est le drame des têtes insulaires séparées de leur juridiction continentale par un bras de mer. Bolama a eu la chance historique de « beaucoup » intéresser les Français, les Britanniques et les Portugais, ces derniers finissant par l'emporter. Il y a des textes de très grande qualité parmi les communications qui portent sur la période comprise entre la « découverte » et notre siècle. Même le spécialiste en apprend beaucoup à leur lecture, notamment dans la section consacrée à l'apport de Bolama à la formation d'une conscience nationale. Les communications (portugais, anglais, français) ont été éditées très soigneusement et on peut considérer que ce texte réconcilie avec certains autres d'historiographie locale. En tout cas, c'est le type même d'ouvrages qu'une bibliothèque orientée vers les PALOP se doit d'acquérir car il ne fait pas double

66. M. VEIGA, ed., *Insularité et littérature aux îles du Cap-Vert*, Paris, Karthala, 1997, 266 p.

67. Dr. J. AUGEL, Universität Bielefeld, Fakultät für Soziologie, Postfach 100131, D-33501 Bielefeld, Allemagne, diffuseur des publications de l'INEP et de Ku Si Mon Editora.

68. C. CARDOSO, ed., *Bolama entre a generosidade da natureza e a cobiça dos homens*, Bissau, Instituto nacional de estudos e pesquisa (INEP), 1996, 381 p., ill. sépia. Diffuseur précité commun aux douze titres suivants.

emploi avec des titres plus synthétiques. *Bolama, caminho longe*⁶⁹ est une simple mise au point sur la ville (3 332 habitants en 1980) et l'île (7 237 habitants la même année), destinée aux participants au colloque précité. Ce livret s'accompagne d'une pochette de cartes postales malheureusement reproduites de façon très médiocre. *Cacheu, cidade antiga* répond au même souci : présenter la ville la plus ancienne de Guinée-Bissau (1588) à des gens qui en savaient déjà pas mal sur son histoire puisqu'ils participaient aux commémorations de son quatrième centenaire⁷⁰. Les données statistiques sont plus intéressantes.

De l'histoire, on glisse vers le politique avec *Guiné-Bissau. Vinte anos de independência*, coordonné par Carlos Cardoso et Johannes Augel⁷¹. Autres Actes d'un colloque tenu en 1993 à Bissau avec une partie des spécialistes étrangers de la Guinée-Bissau, dont un Japonais qui, rappelant qu'en 1979 seulement 2 à 6 % de la population parlait portugais, s'interroge sur l'échec de la scolarisation dans le pays. S'appuyant sur l'exemple du Japon, il préconise un enseignement du créole et des langues ethniques. Il a la dent dure : « La langue officielle, le portugais, sert en ce moment à intégrer les élites qui la maîtrisent, mais en laissant le peuple – lequel dans sa majorité ne la parle pas – désintégré » (p. 128). C'est facile à dire lorsque l'on vient d'un pays monolingue comme le Japon qui a presque phagocyté – ou essayé de le faire – ses minorités ethniques et linguistiques. On trouve un peu de tout dans ce bilan : l'école, la formation des cadres, la littérature, l'Église catholique, les ressources externes (l'aide) et leur utilisation, la sociologie des milieux ruraux, les contradictions entre la théorie et l'action, l'environnement, la politique et ses limites, le droit, la démocratisation. Le ton est plutôt libre et même parfois véhément et très critique. On est assez loin des bélements admiratifs (années 1970) venus d'au-delà des mers. C'est à l'honneur de la Guinée-Bissau que de laisser publier ces actes sous un timbre officiel.

Même appréciation sur *Transição democrática na Guiné-Bissau*⁷² de Johannes Augel & Carlos Cardoso. Le but des auteurs est de promouvoir une « culture du débat », ce qui est un bien grand soulagement après les corsets du parti unique en Afrique, et notamment dans les PALOP première mouture. Le texte reprend des articles des deux auteurs où l'on trouve une masse de renseignements intéressants pour essayer de comprendre ce qui ne va pas dans ce pays. Exemple : « Dans le budget de 1983, le ministère du Développement rural obtenait 3 % du total. 56 % [de son enveloppe budgétaire] étaient consacrés aux traitements [des employés de ce ministère]. L'administration entretenait quinze mille fonctionnaires, soit 61 % de tous les travailleurs salariés [du pays], dont 83 % vivaient à Bissau » (p. 190, J. Augel citant R. Galli et J. Jones). Les thèmes traités sont plus larges que dans le livre précédent. À noter, sous la plume du même J. Augel, un vertigineux rapprochement entre l'ethnicité « à la guineense » et le particularisme rhénan avec son dialecte et son hostilité à l'administration « prussienne ». C'est le genre de textes que nous aimons : concret et direct. Bissau continue à vivre aux crochets de la Guinée, martèle-t-il. L'imprimer à Bissau même, et aux frais de... l'ambassade des États-Unis, est encore mieux.

Sous la houlette d'António Isaac Monteiro, *O programa de ajustamento estrutural* reprend des travaux plus approfondis de sociologues, économistes, agronomes, etc., aussi bien étrangers que locaux (très majoritaires), le tout étant financé par cette bonne fée des PALOP, la Suède⁷³. Sont passés au peigne fin – très fin même – les secteurs de l'éducation, de la santé, de la famille, des investissements publics, de la pêche, de l'agriculture, etc. Il est indéniable que, comme le dit le coordinateur, ce livre offre une base de données aux politiques, lui-même étant devenu postérieurement ministre. Les conclusions des quinze auteurs sont généralement négatives quant à ce programme : le peuple qui ne les lira jamais est toujours aussi pauvre et on ne voit pas ce qui pourrait le sortir de son désenchantement. Alors les

69. F. MIRANDA & L. AMADO, *Bolama, caminho longe*, Bissau, INEP, 1990, 34 p., ill. sépia + pochette de cartes postales.

70. N. FERNANDES, *Cacheu, cidade antiga. IV Centenário da fundação da cidade de Cacheu*, Bissau, INEP, 1988, 32 p., ill. couleur.

71. C. CARDOSO & J. AUGEL, eds, *Guiné-Bissau. Vinte anos de independência. Desenvolvimento e democracia. Balanço e perspectivas*, Bissau, INEP, 1996, 406 p.

72. J. AUGEL & C. CARDOSO, *Transição democrática na Guiné-Bissau e outros ensaios*, Bissau, INEP, 1996, 264 p.

73. A.I. MONTEIRO, ed., *O programa de ajustamento estrutural na Guiné-Bissau. Análise dos efeitos sócio-económicos*, Bissau, INEP, 1996, 427 p.

chercheurs ayant bien cherché, recherchent maintenant une herbe plus verte où leurs compétences seraient appréciées à leur juste prix. On les comprend.

Les mêmes, ou d'autres, se lancent dans la prospective avec *Guinée-Bissau 2025*. Les études datent de 1994 à 1996, et ce sont les Pays-Bas – fée précautionneuse en Guinée-Bissau – qui les financent ainsi que la traduction de ce texte en français⁷⁴. Il se dégage de cet ensemble un certain optimisme quant à l'évolution du pays dans trente ans, si la bonne gestion des affaires publiques parvient à s'imposer. C'est une condition suspensive et difficile à satisfaire en Afrique. Pas uniquement lusographe ! Dans la ligne des travaux de cette discipline, les auteurs envisagent plusieurs scénarios possibles, avec différentes options. Tout cela est plein d'imagination et même de bon gros bon sens. Mais se méfier des mages et des magiciens. Nous nous souvenons d'une étude de prospective commandée à une équipe de futurologues américains par les grandes entreprises portugaises à la fin des années soixante. Elle prédisait à l'Angola un décollage économique et social « à la japonaise » et un avenir radieux. Trente ans plus tard, on n'ose plus en rire tant les larmes ont coulé dans ce pays. La futurologie, l'astrologie et l'alchimie nourrissent généralement leur homme et en tout cas aident les autres à vivre. Donc, enregistrons et l'on verra bien ce qui se passera.

Avouons-le benoîtement : nous ne connaissons que très peu de chose de la littérature guinéenne et il y a peu d'espoir de nous mettre prochainement à son étude. Néanmoins, *A nova literatura da Guiné-Bissau* de la Brésilienne Moema Parente Augel suscite en nous un préjugé favorable⁷⁵. Fournir une bibliographie de vingt-sept pages sur un thème aussi restreint ne doit pas être à la portée de l'amateur, même si l'on y trouve des entrées qui paraissent assez éloignées de l'art des magiciennes. Quoi qu'il en soit, après ses quatre cent soixante-six pages, la Guinée-Bissau ne sera plus le « blanc sur la carte littéraire de l'Afrique » pour reprendre le titre de l'un de ses articles. Comme nous ne pouvons rien dire sur le fond, le lecteur devra savoir qu'il ne trouvera pas un récit linéaire traçant les lignes de force de cette littérature encore au berceau. L'auteur nous livre surtout une succession de petites vignettes sur tel ou tel auteur. Si elle le juge important, elle est généreuse. Si elle ne l'aime pas trop, elle le dit (de préférence s'il est décédé). Il semble qu'elle ait un faible pour les poètes (p. 137-313). Heureux pays où les taquineurs de la muse sont si récents qu'une seule page suffit à dresser, à la fin de chaque chapitre, la liste de leurs publications. Un au moins (Pascoal d'Artagnan Aurigemina) n'aura même jamais été imprimé avant sa mort (1991). Moema Parente Augel brasse hardiment une matière si fraîche et si menue qu'elle peut se permettre de dire ce qu'elle a fait personnellement pour retrouver, dans tel ou tel dossier d'archives, un carnet de vingt-sept pages dactylographiées. Ce n'est donc plus seulement une historienne de la littérature locale, puisqu'elle est si intimement mêlée à ses protagonistes qu'elle devient membre à part entière du cercle magique. Une ethnologue accouchant une parturiente exotique dont la grossesse est difficile, cela s'est-il vu ? La fiction (trois auteurs seulement) mérite cinquante-huit pages, le théâtre (un auteur) dix-huit pages. À signaler, pour les bibliothèques et les bibliographes, le chapitre sur les maisons d'édition en Guinée-Bissau. On en apprend beaucoup sur le milieu littéraire, la censure (en 1986 tout au moins) et la difficulté de dénicher à cette époque des écrivains capables de publier des textes de quelque valeur en portugais. C'était la période « héroïque » où l'Allemand qui dirigeait l'une de ces maisons d'édition (sous l'égide d'un service officiel) ne pouvait sortir finalement que des contes pour enfants en *crioulo*. Plus passionnante encore est l'aventure de l'éditeur de livres scolaires qui doit d'abord convaincre les moniteurs et instituteurs de distribuer les livres à leurs élèves. Dans le contexte de l'oralité, la lutte de l'imprimé guinéen est quasi désespérée, mais depuis 1994 existe au moins une maison d'édition privée qui publie sans aide étrangère (un miracle en Guinée-Bissau) le roman d'un des copropriétaires de l'entreprise, homme que l'on retrouvera d'ailleurs ci-dessous, le premier romancier du pays. Nous étions en 1994 seulement, c'est dire combien la peinture est fraîche. L'auteur de cette *Nova literatura* aurait, certes, dû mettre un index à la fin de son livre, mais d'ores et déjà elle en dit beaucoup plus qu'on en trouve généralement dans les traités similaires pour littératures balbutiantes.

Travaux pratiques sur le motif ? De la même auteur, *Ora di kanta tchiga* est une étude biographique et littéraire sur un chanteur-compositeur du PAIGC, ses

74. F. IMBALLI, ed., *Guinée-Bissau 2025. Djitu ten*, Bissau, INEP, 1996, 102 p.

75. M. Parente AUGEL, *A nova literatura da Guiné-Bissau*, Bissau, INEP, 1998, 466 p.

tribulations politiques (de prisonnier des Portugais à chargé d'affaires à La Havane où il meurt en 1977), son œuvre poétique trilingue et son groupe musical. Les interviews de ses compagnons ont une valeur certaine pour connaître quelques aspects de la lutte clandestine du PAIGC à Bissau sous les Portugais⁷⁶.

Trois romans *guineenses* tout frais moulus permettront aux lecteurs de se faire une idée de ce qu'on rencontre dans ces écrits destinés à la consommation locale. D'Abdulai Sila, le cofondateur de la maison d'édition privée susmentionnée, on citera le premier roman – premier dans sa production personnelle mais surtout premier au plan national –, *Eterna paixão*⁷⁷. Sous couvert d'une histoire d'amour entre un Africain-Américain et des filles d'Afrique, c'est une critique des jours sans gloire traversés par le pays après l'indépendance. L'auteur est un ingénieur électricien formé pendant six ans à Dresde. Son héros fait retour à la vie simple des *tabancas* (villages), la vieille Afrique mythique, devenue terre de passion pour un déraciné, un désabusé de la politique. C'est l'enterrement de l'utopie « palopienne ». Sautons par-dessus le deuxième roman de Sila, qui existe déjà en traduction française (*L'ultime tragédie*, Saint-Maur, Éditions Sépia, 1995) et arrivons-en à son troisième, *Mistida*⁷⁸. En dix épisodes, cette *Mistida* (affaire, tâche, but, objectif, convoitise, etc.) va assez loin dans la critique sociale. Il n'y a plus de vernis depuis longtemps sur les personnages : ils sont tombés dans la boîte aux désillusions post-indépendantistes et maintenant c'est chacun pour soi dans une « volvocratie » (*sic*) où la corruption, qui n'est pas propre à la Guinée-Bissau, y fait néanmoins peut-être plus de mal qu'ailleurs. Surtout aux intellectuels qui avaient rêvé d'une société nouvelle. Quand on a eu Amílcar Cabral pour penseur, on ressent probablement les réalités du présent plus rudement. Se faire éditer par les ennemis d'hier ne doit pas non plus faire plaisir à tout le monde. Et même si on ne sait pas lire on se rappelle les promesses faites aux anciens combattants de la guerre de libération. On voit d'ailleurs un de ces « héros », morts ou oubliés dans un bidonville, avec une pension qui ne suffit même pas à acheter un sac de riz. C'est l'un des personnages de *Kikia Matcho* de Filinto de Barros, ancien ambassadeur au Portugal et plusieurs fois ministre⁷⁹. Lui non plus, l'ancien hiérarque du Parti, ne trempe pas sa plume dans l'eau de rose. Noir c'est noir pour ces intellectuels fonctionnaires tentant de dénoncer l'insupportable dans une société d'où les plus habiles se sauvent. Quand le bateau prend l'eau et que la marmite est vide il n'y a pas de littérature qui tienne. Et pourtant qu'elle était belle la lutte dans la poésie des écrivains combattants des années 1960-1970. Qui voudrait mesurer le décalage en à peine vingt-cinq ans se reportera sûrement à *Mantehnas para quem luta!*, toujours disponible en librairie⁸⁰. Mais les bonnes librairies, il vaut mieux les chercher ailleurs qu'en Afrique lusographe maintenant. Et c'est tragique. *Ominous Transition* de Joye Bowman porte un titre qui pourrait également s'appliquer à la période actuelle mais en fait il s'agit d'un livre d'histoire issu d'une thèse de Ph. D. datant de 1980⁸¹. Et c'est là tout son problème car, pour des raisons ignorées, l'auteur a attendu une demi-génération pour publier ce travail en l'écourtant et en le réorganisant (il en avait un pressant besoin), mais sans l'actualiser au-delà de ce qui semble être le milieu des années 1980. De ce fait, des livres comme *Os Portugueses nos rios de Guiné (1500-1900)*, Lisbonne, 1984, d'António Carreira ou notre René Pélissier, *Naissance de la Guinée. Portugais et Africains en Sénégal 1841-1936*, Orgeval, 1989, lui sont inconnus, aussi bien en portugais qu'en français. C'est incroyable pour les spécialistes mais c'est ainsi. Tous comptes faits, ce livre semble avoir été mis sur le marché non pour faire progresser la science historique mais pour avoir un ouvrage dans sa bibliographie. En 1980, Bowman était une pionnière. En 1997, elle réchauffe un vieux ragoût sans piments. Cela ne réjouit pas le bibliographe de l'écrire aussi brutalement. Restent donc quelques dizaines de pages plus développées chez elle que chez ses prédécesseurs. On citera la compétition entre le Gabu et le Foutah Djallon et son

76. M. Parente AUGEL, *Ora di kanta tchiga. José Carlos Schwarz e o Cobiata Djazz*, Bissau, INEP, 1997, ill. noir et blanc.

77. A. SILA, *Eterna paixão*, Bissau, Ku Si Mon Editora, 1994, 143 p.

78. A. SILA, *Mistida*, Bissau, Ku Si Mon Editora, 1997, 214 p.

79. F. de BARROS, *Kikia Matcho*, Bissau, Instituto Camões – Centro cultural português de Bissau, 1997, 173 p., glossaire.

80. *Mantehnas para quem luta! A nova poesia da Guiné-Bissau*, Bissau, Conselho nacional de cultura, 1993, 105 p.

81. J. BOWMAN, *Ominous Transition. Commerce and Colonial Expansion in the Senegambia and Guinea, 1857-1919*, Aldershot, Avebury, 1997, xi-198 p., index.

souci ethnologique. S'appuyant souvent sur une tradition orale que l'on sait friable, ce n'est pas elle qui s'interrogerait sur les divergences qui apparaissent dans les sources. Son mérite est d'être plus sensible que d'autres au contexte des rivalités entre chefferies africaines, notamment en ce qui concerne le Forria, l'une des bouteilles à encre de Guinée. Après la lecture de ce livre, on a recueilli des morceaux d'histoire sans qu'on puisse les coller ensemble pour essayer de suivre ce qui essentiellement aurait dû être le fil conducteur de l'auteur : l'imposition d'une conquête coloniale indécise à un enchevêtrement de mini-terroirs belligères. Beaucoup de détails tirés des archives en français et en portugais seront cependant utiles aux rares spécialistes de l'histoire de sa période en Guinée-Bissau.

Timor

Grande « tarte à la crème » d'une certaine presse portugaise, le sort de Timor oriental agite de nombreux milieux lusophones qui sont d'autant plus polémiques qu'ils ignorent à peu près tout de l'histoire de cet « accident historique » dans la tapisserie ultramarine de Lisbonne. Puisqu'ils paraissent préférer le rebattu au novateur, signalons leur un livre qui ne se pique pas d'originalité mais d'utilité : récapituler ce que l'auteur a trouvé dans les textes en anglais, y glisser des détails peu connus et établir quelques comparaisons habiles avec le nationalisme indonésien, ses mythes et surtout son expansionnisme vers l'est. *The Crocodile's Tears* de Gudmund Janissa⁸² parvient aisément à aller beaucoup plus loin que ses prédécesseurs qui se sont montrés plus véhéments et vociférants que soucieux d'explorer réellement le contexte local. Comme il a un esprit clair et analytique, sa thèse est une contribution intéressante, mais elle n'est fondée sur aucune recherche en profondeur portant sur la période cruciale de la formation de l'identité *timoreuse* : pendant les premières années de l'assujettissement à la domination portugaise. En bref, ce texte consolide et débroussaille, mais il n'ouvre pas d'allées royales dans les montagnes de notre ignorance des complexités timoriennes. Il existe. C'est déjà beau. *East Timor* est une petite brochure de catholiques britanniques qui ne mâchent pas leurs mots pour dénoncer l'occupation indonésienne et la complicité des gouvernements occidentaux⁸³. C'est le type même du texte de sensibilisation destiné à influencer sur le jugement des journalistes et des bailleurs de fonds. Mais il y a des sections et des abordages que l'on trouverait difficilement dans la presse portugaise. À suivre, car la pression ne se relâchera pas de si tôt maintenant que la dictature militaire a enregistré un grave « accident cardiaque » au printemps 1998, à Djakarta.

Imprimé avant, le livre de Manuel Costa Alves n'a pu inclure ce bouleversement majeur dans ses pages. Curieuses pages et livre étrange que ce *Voltar a Timor*⁸⁴. C'est un mélange de souvenirs d'un météorologue portugais détaché à Timor (1973-1974), assortis de chapitres sur l'invasion et l'occupation japonaises, la grande révolte de 1911-1912, une excursion dans l'île d'Ataúro, la confusion d'une décolonisation télécommandée en 1974-1975, la lutte des nationalistes (le livre est préfacé par le prix Nobel de la Paix José Ramos-Horta) et deux ou trois autres choses sur Timor. Bien que l'auteur donne des références bibliographiques (sans indication de pages), ce n'est pas de l'histoire, ni de la politique, ni du roman. C'est du romantisme militant, ou peut-être, de la nostalgie encyclopédique. On y croise parfois des personnages connus de nous, en d'autres circonstances. En un mot, un auteur qui a succombé au *fantasma do Oriente*, mais qui s'est constitué une petite bibliothèque timorienne où il puise libéralement. C'est bon signe chez les poètes. Nous voudrions néanmoins en savoir plus sur la mort de Dom Boaventura et sur le sort de ses coaccusés. Encore un effort et le Manufai (bastion de la résistance anticoloniale à Timor) va devenir le Gaza de la mythologie locale. Quoique, depuis 1975-1976, la concurrence entre les hauts-lieux de la lutte contre les envahisseurs est devenue vive dans l'île du crocodile (cf. René Pélissier, *Timor en guerre. Le crocodile et les Portugais*, Orgeval, éd. Pélissier, 1996, 368 p.).

82. G. JANNISA, *The Crocodile's Tears. East Timor in the Making*, Lund, Dept. of Sociology, Lund University, 1997, 328 p.

83. *East Timor. The Continuing Betrayal*, Londres, Catholic Institute for International Relations, 1996, 43 p.

84. M. Costa ALVES, *Voltar a Timor*, Lisbonne, Gradiva, 1998, 215 p.

Recuerdos

Élargissons la bienveillante attention des lusistes jusqu'à regarder dans le petit empire des voisins, cet Imperio sans accent aigu que l'on ignorait laborieusement à Lisbonne et à peine moins à Madrid. Pour une fois, le Portugal pouvait se vanter d'avoir – en fin de parcours – damé le pion à l'Espagne dont les appendices outremer faisaient piètre figure, depuis 1898, comparés aux siens. Et de renoncements en rétrocessions, ils allaient se rétrécissant pour ne plus compter qu'un désert à la mort de Franco. Un bien douloureux désert et qui allait le devenir encore plus.

Sahara occidental

Wind, Sand und (Mercedes-) Sterne de Karl Rössel est un travail de journaliste engagé du côté du Front Polisario revendiquant l'indépendance du Sahara occidental contre le Maroc⁸⁵. Dans ce genre de littérature, il faut s'attendre à beaucoup de répétitions et de propagande. On se prépare donc au pire, mais ce texte sort des sentiers battus par les vieux routiers qui l'ont précédé et le suivent. En premier lieu, Rössel a connu le Sahara espagnol en 1974 et la fameuse *Legión* : « un bon Arabe est un Arabe mort » (p. 19), lui confie un légionnaire allemand. Que n'a-t-il visité El Aiún (René Pélissier, *Don Quichotte en Afrique. Voyages à la fin de l'empire espagnol*, Orgeval, éd. Pélissier, 1992, 176 p.). Il en eût été ébloui. Deuxièmement, l'auteur arpente des champs où presque personne ne se hasarde : les entreprises paracoloniales des Allemands au Sud-Marocain, au Sahara et en Mauritanie. Sans avoir découvert de faits nouveaux, il rappelle des épisodes rarement évoqués dans l'histoire du pays. Ce n'est pas une œuvre d'historien professionnel, mais il a une conscience historique. Pour le reste, il répond aux canons habituels, tout en allant beaucoup plus loin que le gros des défenseurs du Polisario. Lui est sur le terrain (devant les murs de sable et à Tindouf) mais, en plus, il fournit une sorte d'encyclopédie de l'État embryonnaire mis sur pied par les exilés, et des renseignements innombrables sur l'appui accordé par l'Allemagne au régime d'Hassan II.

En résumé, ce livre est tout entier voué à la dénonciation du colonialisme et de l'impérialisme, mais il le fait avec une luxuriance d'informations à vous couper le souffle. On aime ou non. L'ouvrage a cependant au moins un point commun avec notre *Don Quichotte en Afrique* : tous deux sont interdits à l'importation au Maroc et resteront probablement à peu près totalement inconnus des Sahariens eux-mêmes. Cela commence bien, mais avec de telles traditions de liberté d'expression dans les Empires ibériques, pourquoi s'étonner de l'étanchéité de l'information chez leurs successeurs ?

Voyons-en un autre exemple. Publier au CNRS en 1997 un ouvrage sur le Sahara occidental sans que l'auteur juge bon d'indiquer dans sa bibliographie (même sélective) plus d'un seul texte en espagnol – langue qu'elle semble ignorer au point de « féminiser » le Rio de Oro dans sa traduction du sigle Polisario (p. 5) – crée une malaise. Mais que le préfacier, un professeur de l'Université Johns Hopkins, président de l'Institut américain d'études maghrébines, nous affirme que nous sommes en présence d'une « étude définitive » (p. 7) avec le *Sahara occidental* de Khadija Mohsen-Finan nous rappelle de bien mauvais souvenirs⁸⁶. Qu'y a-t-il de définitif en histoire ? *A fortiori*, en sciences politiques. Où va-t-on avec de tels dérapages verbaux ? Cherche-t-on à « faire grand public », à courtiser quelque audimat improbable ? Puis l'africaniste apprend, horrifié, qu'« en 1943, les Français pacifièrent le sud marocain... Les Espagnols profitèrent de cette pacification pour occuper l'intérieur du territoire, essentiellement Smara, le Rio de Oro et Ifni » (p. 22). En 1943 ? Et Ifni à l'« intérieur » de quoi ? Les ingénieurs de Grenoble qui y construisirent un « port » en y enfonçant des caissons dans une mer démontée devaient être des hallucinés. Et nous qui le visitâmes en 1967 dans un téléphérique dévalement suspendu au-dessus des vagues (cf. René PÉLISSIER, *Don Quichotte en*

85. K. RÖSSEL, *Wind, Sand und (Mercedes-) Sterne. Westsahara : Der vergessene Kampf für die Freiheit*, Unkel/Rhein & Bad Honnef, Horlemann, 1991, 413 p., ill. noir et blanc, index.

86. K. MOHSEN-FINAN, *Sahara occidental. Les enjeux d'un conflit régional*, Paris, CNRS Éditions, 1997, 229 p., index.

Afrique..., *op. cit.*, p. 79-80) nous avons été victime des djinns, encore une fois. Tout cela confirme notre impression que, de complaisances en tolérances, on verse vite dans l'inacceptable et le risible. Est-ce à dire que ce début peu prometteur donne la tonalité du livre ? Non, car l'auteur se rattrape dans ses analyses consacrées au rapport des forces entre le Maroc, l'Algérie... et le Polisario. L'habileté de ce texte est qu'il est discrètement en faveur de l'« intégration des régions du Sahara au royaume chérifien », mais sans cacher les reculs et les calculs – à commencer par ceux des Sahariens jouant la carte marocaine – des uns et des autres. Cela donne à ses développements un air d'objectivité rarissime dans la littérature publiée depuis 1975. Les tensions internes au sein du Polisario, le rôle des Reguibat dans ses organes directeurs, les défections qui les affectent, la vénalité de certains personnages devenus des objets de dérision au Maroc même, dix autres thèmes rarement discutés ailleurs figurent ici. Ils sont abordés sobrement et justifient que l'on prenne ce texte au sérieux, malgré des défaillances inexcusables. En fait, c'est une étude de relations internationales qui a le mérite de trancher sur la propagande éhontée que les parties en présence ont trop longtemps encouragée. Nous ne serions pas surpris si le tout servait à l'auteur à se tailler une place au soleil dans les services de quelque organisation internationale. Elles raffolent de ces travaux balancés servant de base aux diplomates qui n'ont pas le temps d'apprendre que le Rio de Oro n'est pas une ría et qu'on n'est pas prêts d'y trouver de l'or. Le Prince Henri savait déjà tout cela en son temps. Mais il ne connaissait pas les phosphates, lui.

Guinée équatoriale

Commençons par ce qui nous fait le plus plaisir : trois petits textes tirés de l'oubli des archives par un missionnaire – nous le supposons tel – espagnol, féru d'histoire, et publiés dans une édition annotée qui, miracle en Espagne dans ces milieux-là, prend en compte une partie de la littérature en langues étrangères. Quand l'on connaît les réticences des bibliothèques espagnoles à acquérir des ouvrages qui ont le malheur d'être rédigés dans des langues aussi peu connues que l'anglais, le français, l'allemand, etc., nous sommes porté à invoquer tous les saints du Paradis et à rendre hommage à l'éditeur, Jacint Creus, et à ses collaborateurs. Et que le ministère espagnol des Affaires étrangères (ou plutôt des Questions extérieures) finance ces publications purement désintéressées nous console de savoir que notre *Don Quichotte en Afrique* ne trouve pas de lecteurs au sud des Pyrénées et surtout pas chez les diplomates qui y travaillent ou y transitent. Et pourtant, d'Afrique il en est question dans *Misión de María Cristina*⁸⁷, comme dans le précieux *Informe al Gobierno de S.M.*⁸⁸ du gouverneur général de Fernando Poo (1859-1862), et encore plus dans la *Crónica de la Casa-Misión de Santa Isabel*⁸⁹ d'un grand missionnaire catalan, Ermengol Coll (1859-1918). Le premier texte est présenté et annoté par Jacint Creus seul, le deuxième par lui-même et Mariano L. de Castro, le troisième par J. Creus et M^a Antònia Brunat, le trio représentant les trois premiers titres d'une collection intitulée « Documentos de la Colonización » qui, semble-t-il, sera consacrée uniquement à la Guinée équatoriale (ex-espagnole), évidemment plus riche en personnages et personnalités espagnoles que l'« effrayant » (jusqu'en 1934 et non 1943 !) Sahara. Le premier opuscule traite de l'implantation des Clarétiens chez les Bubi de Fernando Poo, à partir de 1887 et nous en apprend beaucoup sur les contacts – houleux parfois – entre les Espagnols et leurs protégés. On se tue à l'occasion, mais très peu. Heureux temps du paternalisme en soutane ? Maintenant on fusille les séparatistes égarés, mais cela reste entre « frères ». L'*Informe* est antérieur et expose les problèmes d'une administration coloniale débutante face aux Américains (Corisco), aux Français et surtout à cent vingt-huit colons arrivés dans l'improvisation et qui seront, naturellement, rapatriés sanitaires. Faire une colonie de peuplement blanc à Fernando Poo trahissait le terrible amateurisme des autorités métropolitaines. La *Crónica de la Casa-Misión* revient au classicisme missionnaire avec le récit des difficultés et des réalisations des Clarétiens dans la capitale, parfois en butte à l'anticléricalisme de tel ou tel fonctionnaire. On atteint 1908. Souhaitons à

87. P. ERMENGOL COLL, *Misión de María Cristina*, Ceiba Ediciones (Apartado 44 - 39540 San Vicente de la Barquera, Cantabria et Providencia, 23 - 08500. Vic, Osona), 1995, 76 p.

88. J. de la GÁNDARA, *Informe al Gobierno de S.M.*, Ceiba Ediciones, 1996, 77 p.

89. P. ERMENGOL COLL, *Crónica de la Casa-Misión de Santa Isabel*, Ceiba Ediciones, 1997, 189 p.

cette entreprise éditoriale inattendue de persévérer dans la découverte de textes inédits, et d'innover en rééditant une vingtaine de titres introuvables en librairie depuis la fin du XIX^e siècle. On s'apercevra alors que les Espagnols publiaient beaucoup sur « leur » Afrique. Mais en circuit fermé.

Du même Jacint Creus, on signalera un article, plutôt technique, sur l'expansion missionnaire et l'occupation coloniale en Guinée équatoriale dans une revue géographique italienne⁹⁰. Retombée imprévisible du phénomène, on assiste maintenant à l'éclosion de mouvements associatifs chez les femmes bubu émigrées en Espagne. Qui voudrait en savoir plus peut lire un petit texte à caractère sociologique de Remei Sipi⁹¹. L'Espagne, société pluri-ethnique en l'An 2000 ? Qui aurait pensé cela à la Dirección general de Marruecos y Colonias ? Et elle n'a pas fini d'en voir de toutes les couleurs.

Un qui ne s'étonnera de rien en ce domaine est l'infatigable, l'irremplaçable, le surhumain Quijote de la Guinée équatoriale qui vient de sortir son dixième volume de bibliographie sur le pays le plus obscur d'Afrique « ibérique ». Rassembler 26 746 références d'articles (le plus souvent), de pièces d'archives et même de livres, en plus d'un quart de siècle, témoigne d'une bienheureuse idée-fixe de collectionneur devenu le dénonciateur de la dictature locale, de l'Espagne, de la France et de tous les caïmans qui rôdent autour de sa chère Guinée. Quoi qu'on pense de ses motivations, si un seul PALOP avait un bibliographe aussi obstiné, on n'en serait pas à patauger dans le ridicule de certaines bibliographies publiées. Max Liniger-Goumaz nous doit maintenant quelque chose de plus pratique que ces enfilades où l'on se perd d'un volume à l'autre, malgré la présence d'index proliférants : il nous faut une bibliographie *annotée* des ouvrages – tous ceux qu'il a noyés dans les torrents de la presse quotidienne – et des articles majeurs. Voilà une tâche qui le hisserait au rang de Sidney Mendelssohn. Cinq à six mille entrées devraient suffire pour 28 000 km². Sinon que ne devrions-nous attendre pour l'Angola ou le Mozambique ? Dépasser l'accumulatif pour atteindre le dépouillement, le sélectif, l'essentiel. C'est à ce prix qu'il prendra rang dans le lot restreint des grands bibliographes africanistes, si tant est qu'il le veuille⁹².

Et finissons-en avec la Guinée. Provisoirement s'entend. Un roman – le premier en français sur ce pays béni des sorciers et des esprits – fera l'affaire, car il est bien « ficelé » et en apprendra à Monsieur Tout-le-monde beaucoup plus que tous les efforts de l'auteur précédent qui s'est cependant arrangé pour être le « conseiller politique » et l'« accessoiriste » de Wilfrid Simon et de sa *Balade africaine*⁹³. L'intrigue tourne autour d'un juge français venu enquêter sur l'assassinat d'un coopérant français qui en savait trop et voulait qu'on le sache. Simon ne tient pas dans une très haute estime les services secrets que Paris expédie en Afrique. C'est surtout par la peinture de l'ambiance terrorisée de Malabo (pardon : Santa Isabel de Fernando Poo) que le livre peut plaire. Mais l'intense climat d'affairisme s'étend naturellement au Rio Muni. On se demande si, outre les conseils du professeur suisse, l'auteur a rassemblé sa documentation sur place. Sur les plates-formes pétrolières ? En tout cas, celui qui n'a jamais entendu parler de la « Guinée dictatoriale » (*dixit*) peut commencer son initiation par ce livre.

Et maintenant faut-il conclure ? Par une pirouette iconoclaste ? Une flèche de Parthe s'envolant bien au-delà de l'Hellespont pour aller frapper les Colonnes d'Hercule ? Le *cabo* de Não ? Bien plat, en vérité. Antique, *antigo* ou ressuscité, l'Ultramars dans toutes les langues c'est comme Pessoa dansant le tango. On n'en a jamais fini avec eux. Alors...

9 juin 1998
René PÉLISSIER

90. *Terra d'Africa*, Milan, Edizioni Unicopli, 1997, vol. 6, 223 p., ill. noir et blanc, cartes.

91. R. Sipi, *Las mujeres africanas, incansables creadoras de estrategias para la vida*, L'Hospitalet (Catalogne), Editorial Mey, 1997, 75 p.

92. M. LINIGER-GOUMAZ, *Guinea Ecuatorial. Bibliografía general. Vol. X. Referencias 22443-26746*, Genève, les Éditions du Temps, 1998, 320 p.

93. W. SIMON, *Balade africaine*, Paris, Jean-Paul Bertrand Éditeur (Éditions du Rocher), 1998, 243 p.